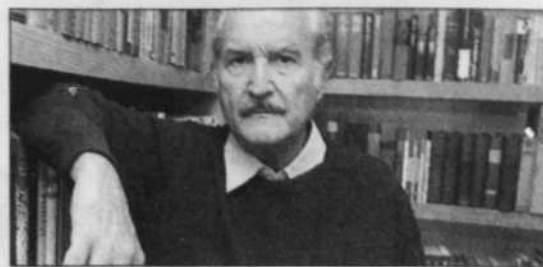


POÉSIE

Le 150^e anniversaire
d'Arthur Rimbaud

Page F 5



ESSAI

Carlos Fuentes s'en prend
à l'administration Bush

Page F 6

LIVRES

CAROLINE
MONTPETIT

Pourquoi faire court quand on peut faire long? C'est ce que semble dire l'écrivain

Yves Beauchemin, qui lançait cette semaine un autre de ses ambitieux romans, une brique de 680 pages qui n'est que le premier d'une série de tomes d'un nombre indéterminé, aux Éditions Fides. *Charles le Téméraire* couvre les années d'enfance et de jeunesse de Charles Thibodeau, jeune homme d'un milieu populaire, fils d'un homme alcoolique et violent, que la vie a tôt fait orphelin de mère et qui survit grâce à ses amitiés avec divers personnages du quartier Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal. L'exploration du quartier se fait à travers les yeux de l'enfant; on y découvre l'école, avec son cortège de professeurs que l'on aime et que l'on déteste, le restaurant du coin, la quincaillerie, avant de faire l'apprentissage de l'alcool, de la petite criminalité, des femmes et même des avances d'un monsieur trop insistant et entreprenant. *Charles le Téméraire* est aussi une histoire d'abus, un phénomène qui émeut Beauchemin, qui dit en observer des cas bien pires que ceux de ses romans autour de lui, en telle jeune fille victime d'inceste par exemple. La fiction ne rejoint pas toujours l'horreur de la réalité. Reste que, dans son roman, les personnages sont en général soit outrageusement mauvais, soit rigoureusement bons, et que les bons sentiments du lecteur sont appelés à la rescousse des seconds contre les premiers.

«*Je suis un esprit baroque*», dit celui qui confie son admiration pour les romanciers au long cours comme Balzac, Dickens et Tolstoï. «*J'aime les choses amples*». Il faut dire que, jusqu'à présent, ce penchant a plutôt bien payé. Beauchemin est l'un des rares écrivains québécois à vivre depuis longtemps de sa plume. Le romancier est passé des Éditions Québec Amérique aux Éditions Fides parce que les premières avaient refusé de fournir l'avance de 400 000 \$ que Beauchemin réclamait pour cette nouvelle saga, avance que Fides, confirme-t-il en entrevue, lui a finalement accordée.

On peut se demander aussi si

Beauchemin n'a pas également pris goût à une écriture qui se prête à la télévision, lui dont le célèbre *Matou* a été adapté au cinéma et dont *Juliette Pomerleau*, écrit en 1989, est ensuite devenu un feuilleton télévisé. *Charles le Téméraire* crée en effet cette ambiance un peu téléromanesque, où l'on retrouve les personnages à travers des épisodes plus ou moins spectaculaires de leur vie quotidienne.

L'histoire met du temps à démarquer, et c'est sans doute durant son adolescence que la vie de Charles le Téméraire pique le mieux la curiosité du lecteur. Il faut dire que Beauchemin devait en garder pour la fin: un ou deux tomes de la vie du personnage demeurent à venir. Les familiers du *Matou* y retrouveront certains thèmes chers à Beauchemin. Celui du restaurant du coin, par exemple, cet endroit sympathique où la franchise et la bonne humeur sont de mise et où il fait bon se retrouver, et celui aussi, bien sûr, de l'animal ami, le chien ici, qui est aussi l'inséparable confident d'un enfant qui souffre.

Chose certaine, s'il reconnaît adorer les animaux et être lui-même le maître d'un chat vieillissant, le romancier ne fait pas dans l'autobiographie. La preuve, c'est que tous ses romans se déroulent à Montréal, lui qui est pourtant né à Noranda, en Abitibi, qui a ensuite déménagé à Clova, puis à Joliette, avant de s'établir à Montréal au début de l'âge adulte. Là, il éprouve un véritable coup de foudre pour la ville, qui deviendra sa ville, et la scène de la totalité de ses romans. Cette ville, il l'aime et la déteste en même temps, vante sa polyvalence, le sentiment de sécurité qu'on y éprouve, mais dénonce sa laideur et le nombre croissant d'automobilistes qu'on y trouve. «*C'est l'auto qui va nous domestiquer si on ne la domestique pas*», dit-il.

Yves Beauchemin le reconnaît: après avoir écrit deux romans qui mettaient en scène des hommes d'âge mûr (*Le Second Violon*, *Les Émois d'un marchand de café*), il avait envie de se rafraîchir en écrivant sur la jeunesse. L'idée de raconter une vie au complet (il prévoit faire terminer les aventures de Charles à l'âge de 32 ans, au moment du grand verglas de 1998) l'habitait depuis un certain

VOIR PAGE F 2 : BEAUCHEMIN

Une enfance à Montréal

Yves Beauchemin

LIVRES

EN APARTÉ

Le passeport pour l'édition de Pierre Leroux

Pour celui dont le manuscrit se voit refusé, l'éditeur est un marchand de douleurs. Un marchand, du reste, fréquemment considéré comme un imbécile, voire un monstre. Or chaque année, des milliers de manuscrits sont rejetés par des comités de lecture, souvent, il faut le dire, après un survol de quelques minutes à peine. Chez Bernard Grasset, à Paris, le flamboyant éditeur littéraire expliquait, au cours d'une entrevue, que, règle générale, il ne passait pas plus de dix minutes devant le manuscrit d'un nouvel auteur... Rien de bien différent avec ce qui se fait de ce côté-ci de l'Atlantique.

Bien conscients de la nécessité de séduire leurs bourreaux de prose, certains auteurs n'y vont pas par quatre chemins: bouquet de fleurs pour annoncer l'arrivée d'un manuscrit, photos suggestives jointes à des lettres torrides, multiplication des assurances écrites du génie de l'auteur et de son potentiel, notamment, pour le cinéma d'Hollywood...

Les déceptions n'en demeurent pas moins nombreuses. Aujourd'hui, un éditeur québécois ne retient pas un manuscrit sur cent parmi ceux qui lui parviennent par la poste de Sa Majesté. Et chez nous, au cas où vous ne le sauriez pas, un éditeur d'importance reçoit entre 600 et 1000 manuscrits chaque année...

En réaction à ces refus d'éditer, depuis toujours très massifs, quelques projets un peu loufoques de constituer des archives des refusés ont vu le jour. Dans les Cantons-de-l'Est, il n'y a pas si longtemps, un missionnaire du refus total a ainsi accumulé des centaines de manuscrits dans son village de montagne. Dans son Himalaya de papiers, disait-il, se trouvent très certainement des lignes qui valent la peine d'être sauvées. Plus récemment, on a vu naître une initiative inspirée du même esprit, mais cette fois du côté des plaines infinies d'Internet. Chez Ma-



Jean-François Nadeau

nuscrit dépôt (www.manuscritdepot.com), on offre de mettre en ligne des ouvrages pour contourner, en quelque sorte, les difficultés éditoriales habituelles. En somme, de mettre en place une bibliothèque virtuelle pour tout ce qui ne trouvera en principe jamais place sur de vrais rayons. Les découvertes peuvent y être surprenantes. On trouve ainsi depuis peu, en ligne, un recueil de nouvelles signé Chantale Gervy, lauréate du prix Robert-Cliche du premier roman en 2000.

Il n'en demeure pas moins que le rêve d'être publié sur du papier convenable par un éditeur reconnu ou reconnaissable continue de hanter bien des consciences. De ces éditeurs, l'auteur renvoyé à sa table de travail ne connaît souvent que les lettres de refus, polies, stéréotypées au possible, du moins la plupart du temps, des lettres où on lui assure que son livre ne manque pas d'intérêt, bien sûr, mais que, pour une raison ou une autre, il ne convient pas, pour le moment du moins, à la maison à laquelle il a eu la bonté d'en confier la lecture. Évidemment, le comité de lecture n'est pas sans reconnaître des qualités au travail qui lui a été présenté. Néanmoins, les lettres se terminent toutes par un «veuillez, cher écrivain, agréer notre attention fidèle et respectueuse, voire un peu ronflante».

Une rencontre

Dans un délicieux roman épistolaire intitulé *Cher éditeur*, Pierre Leroux s'est amusé à reprendre à son compte cet univers du refus pour le sublimer dans des lettres *a priori* invraisemblables mais pourtant ô combien justes. Leroux navigue à travers les voix de plusieurs profils d'écrivains écorchés mais qui n'en continuent pas moins d'éprouver une totale confiance en leur propre génie. Quelques ombres assurent des ponts entre chaque lettre, à commencer par une petite fille de huit ans et un avocat, M^e Marcus Wilenstein, que l'un ou l'autre des précieux auteurs convoquent. Il en découle une véritable fiction dont on se réjouit sans cesse à mesure que la lecture progresse.

Après avoir vécu cinq ans à Paris, Pierre Leroux s'est installé à Préaux, à la limite du Berry et de la Touraine, afin de renouer quelque peu, dit-il, avec une nature qui lui manquait depuis son départ du Québec il y a sept ans. Attaché pendant plusieurs années au *Journal de Montréal*, Leroux avait publié, en 1996, aux Éditions des Intouchables, *Le Rire des femmes*, après avoir été, semble-t-il, tenté par l'écriture d'un pamphlet à la gloire de la cigarette. Rien ne laissait présager, à ce qu'on comprend, la naissance de ce *Cher éditeur*.

La vie de ce journaliste, présenté en France comme «grand reporter», a changé à la suite d'une rencontre fortuite avec le réalisateur Claude Lelouch. Selon Leroux, le cinéaste lui aurait tout simplement demandé de lui écrire des scénarios. Depuis, son nom apparaît notamment au générique, pour les dialogues, de *Une pour toutes* et de *And now... Ladies and Gentlemen*. Hélas pour Leroux, les derniers films de Lelouch ont essuyé de tels échecs que l'avenir, pour lui, n'est peut-être plus de ce côté mais bien dans la poursuite de son travail d'écrivain satirique.

Lettres douces-amères

La satire à laquelle carbure *Cher éditeur* n'est pas sans faire penser quelque peu aux monuments du genre signés par Jonathan Swift. Pierre Leroux, personne n'en sera étonné, évoque d'ailleurs ce nom célèbre à deux reprises dans son roman.

Dans *Cher éditeur*, on se trouve notamment face à un pauvre écrivain qui reprend sans cesse avec joie l'organisation totale de son manuscrit sur la seule base des commentaires laconiques des lettres de refus de «son» éditeur. Un autre personnage de Leroux annonce à un éditeur qu'il se lance dans d'extravagantes mises en scène de lui-même, jusqu'à devenir par exemple trafiquant de drogue, afin d'assurer du réalisme à son livre appelé, évidemment, à devenir un éclatant succès de librairie.

La vingtaine de lettres douces-amères qui composent *Cher éditeur* sont toutes remarquables, à l'exception peut-être de celle rédigée en argot: là, le lecteur d'ici se trouve devant du chinois.

Les images et l'adresse de l'auteur frappent. À la fois habile pour son regard cynique sur l'édition, pour l'amour des livres qu'il manifeste et pour la capacité à faire surgir peu à peu une véritable œuvre de fiction, Pierre Leroux glisse en outre, tout au long de ses missives en forme de roman, les noms de lectures possibles et inspiratrices. Un de ses personnages s'endort ainsi avec les voix d'Ernest Hemingway, de Stig Dagerman, de Jack London, de Primo Levi, de Sylvia Plath, pour n'en nommer que quelques-uns, sans oublier les Québécois Hubert Aquin et Claude Gauvreau. Il y a déjà là amplement matière à faire de beaux rêves dans des nuits noires d'encre.

Le Devoir

BEAUCHEMIN

À la défense de la langue et du patrimoine

SUITE DE LA PAGE F 1

temps, lui qui se fascine pour le destin des hommes. Il a «incubé» ce roman-là dix ans, dit-il, et considère qu'il s'agit du projet le plus ambitieux de sa vie. Pourtant, écrire lui demeure difficile. «Cela ne dépend pas de la volonté.» Et le personnage de Charles a mis du temps à émerger de son imagination, pour ensuite porter sa propre histoire.

L'ambition de la saga lui per-

mettait par ailleurs d'inclure de nombreux épisodes de l'histoire du Québec. Les funérailles de la mère se déroulent en pleine Crise d'octobre 1970, et le jeune Charles, impuissant, assiste à l'arrestation par des soldats de l'armée canadienne du quinquicentenaire Fafard, un exemple de courage qui deviendra d'ailleurs, par la suite, son père adoptif. Plus tard, le même Fafard, indépendantiste convaincu, tout comme Beauchemin d'ailleurs, sera

terriblement déçu de l'échec du premier référendum pour la souveraineté du Québec.

La politique

L'auteur s'intéresse donc à la politique. Il en convient en entrevue. «J'en aurais peut-être fait si j'avais été moins naïf», dit-il. Il a commencé à s'intéresser à la politique au temps de Duplessis, soit bien avant la naissance de son héros, qui survit en 1966. À travers les années, il est demeu-

ré un fervent défenseur de la langue française et affirme que, si l'on n'y voit pas, le déclin démographique et l'acharnement de la communauté anglophone du Québec auront raison de la ténacité québécoise. Dans ses temps libres, il se porte également à la défense du patrimoine, et ce, particulièrement dans le quartier de Longueuil, où il habite.

Quant à Charles Thibodeau, il lui promet encore de nom-

breuses aventures. On sait déjà, par exemple, qu'il sera secrétaire de comté et que son père, un homme mené par l'alcool et la cupidité, n'aura pas raison de lui.

Le Devoir

CHARLES LE TÊMÉRAIRE
Yves Beauchemin
Éditions Fides
Montréal, 2004, 690 pages

YVES BEAUCHEMIN

CHARLES LE TÊMÉRAIRE



ÉCHOS

15 nouveaux Renaud-Bray

Pierre Renaud, le patron des librairies Renaud-Bray, ouvrira 15 nouvelles succursales d'ici cinq ans. En entrevue au magazine *Livre d'ici*, il affirme vouloir en ouvrir au moins trois nouvelles par année. Pour lui, «si les Renaud-Bray n'étaient pas là, on n'aurait peut-être que des librairies anglophones à Montréal», selon les propos rapportés par Jacques Thériault, l'éditeur de *Livre d'ici*. — *Le Devoir*

Alain Stanké publie une biographie

Éditeur pendant plus de 40 ans, des années durant sous son propre nom, le toujours coloré Alain Stanké vient de publier une biographie de Donald Lavoie, ce célèbre tueur employé par la famille Dubois et passé au service des policiers. *Le Tueur. Confidences d'un tueur à gages* est publié à l'enseigne d'une nouvelle maison d'édition, E2, dirigée par le producteur Julien Béliveau. Alain Stanké affirme qu'il ne souhaite plus publier dans son ancienne maison, désormais propriété du groupe Quebecor. Pour sa part, Julien Béliveau avait jusqu'ici collaboré avec les Éditions Trait-d'Union pour des livres liés à ses productions télévisuelles. Or cette collaboration a pris fin il y a un moment déjà, d'où l'idée de fonder cette nouvelle maison d'édition. — *Le Devoir*



JEAN BARBE

Comment devenir un monstre

« Ça faisait longtemps que je n'avais eu une émotion littéraire comme celle-là. »

— Caroline Morin, *Radio-Canada - Indicateur présent*

« C'est un roman imposant, riche, dense [...] Certainement un des romans importants de la rentrée. »

— Marie-France Bazzo, *Radio-Canada - Indicateur présent*

« Comment devenir un monstre dérange. Et émeut. [...] On nage en pleine contradiction : au cœur des débats existentiels, sociaux et politiques qui alimentent l'actualité et déchirent l'humanité depuis la nuit des temps. Quel souffle... Bravo, Jean Barbe! »

— Danielle Laum, *Élie Québec*

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

(© Joanné Comte)

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ Littérature
- ~ et de collections
- ~ Philosophie
- ~ Canadiana
- ~ Sciences humaines
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Olivieri
librairie • bistro

Pourquoi réformer les cégeps ?

La menace des Humanités

À l'occasion de la parution de son dernier numéro (No 18), la revue *l'Inconvénient* nous propose un débat avec :

MICHEL MORIN
auteur et professeur de philosophie au cégep

GÉRALD BOUTIN,
professeur en éducation à l'UQAM et auteur de nombreux ouvrages

MONIQUE LA RUE, écrivain et professeur de littérature au cégep

GUY ROCHER, professeur et auteur de nombreux ouvrages, il a été membre notamment de la Commission Parent

ANIMATEUR
GEORGES LEROUX, professeur de philosophie à l'UQAM, traducteur notamment de Platon

Places limitées
Billets en vente à la librairie
5 \$ (sauf amis d'Olivieri)

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

Pierre Vadeboncœur
Isabelle Daunais
Michel Morin
Lakis Proguidis
Jean Bédard
Gérald Boutin
Bernard La Rivière
Georges Leroux
Monique LaRue

Pourquoi réformer les cégeps ?

l'Inconvénient no 18

La menace des humanités

www.inconvenient.ca

LITTÉRATURE

ENTREVUE

La maison d'édition qui fait peur

ISABELLE PORTER

Derrière les livres à succès de Jean-Jacques Pelletier et de Patrick Senécal se cache une petite maison d'édition qui a parié avec succès sur la littérature de genre. Une victoire d'autant plus grande qu'à travers le polar, l'horreur, la science-fiction, le fantastique et le fantasy, Alire a réussi à faire lire des hommes qui ne lisaient pas.

Il y a des signes qui ne trompent pas. Le chauffeur de taxi avait à peu près une trentaine d'années. Les cheveux longs, sympa. Tout près de lui, sur la banquette avant, un livre de fantasy avec une couverture kitsch à souhait. Il me dépose aux locaux d'Alire, à Lévis. «Wouuuuuuf wouuuuuuuuf», un chien minuscule mais terrifiant m'accueille à la porte de la petite maison de la côte du Passage. Il a beau s'appeler Balzac et être tout petit, dans sa tête s'anime un monde imaginaire où il est Conan le Barbare...

Il n'y avait quand même pas matière à japper puisqu'on était là pour les bonnes nouvelles. Après sept ans d'activité, Alire a vécu une année record avec une augmentation de ventes frôlant les 40 %. La maison a écoulé 75 000 livres avec seulement une douzaine de nouvelles parutions, ce qui lui a permis de doubler son personnel, désormais de sept personnes. «Je pense qu'on peut dire qu'on a dépassé le million de chiffre d'affaires [...] Quand on prend en considération qu'on fait du livre de poche, ça veut dire qu'on en vend, des livres!», lance la directrice des communications, Louise Alain, qui dirige

la maison avec Jean Pettigrew (direction littéraire) et Lorraine Bourassa (direction administrative).

Patrick Senécal contre Stephen King

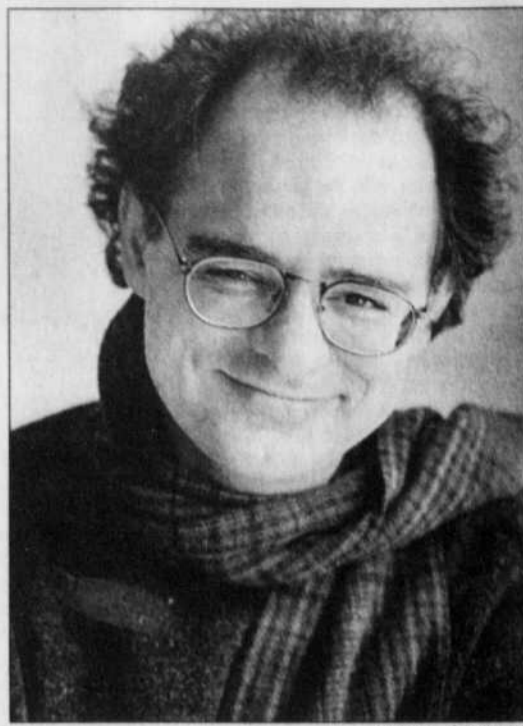
Anciennement à l'emploi de Québec Amérique, Jean Pettigrew et Louise Alain ont fondé Alire en 1996 dans le but de donner une place aux talents québécois de la littérature de genre. Vite, ils sont devenus le point de chute de toute une catégorie d'auteurs qui ne trouvaient pas leur place ailleurs: «Maxime Houde a été refusé dans 15 maisons d'édition», se rappelle Pettigrew, lui-même auteur. Quant à Jean-Jacques Pelletier, personne ne voulait le publier à l'époque. Pelletier est l'un des moteurs de la maison. Professeur au Cégep de Lévis, il est devenu un auteur-culte avec la série *L'Argent du monde*, dont Luc Dionne (*Bunker, Omertà...*) prépare la version télévisuelle à la SRC.

Et les auteurs d'Alire n'ont pas que du succès au petit écran. Après Patrick Senécal et *Le Seuil*, ce fut au tour l'an dernier de Joël Champetier d'être adapté au grand écran avec *La Peau blanche*. Comme le cinéaste Patrick Tessier, Alire tente de briser le monopole américain du genre. «Avant, nos lecteurs lisaient des romans américains. La qualité de roman qu'ils trouvaient aux États-Unis, on la leur offre en français [...] Maintenant, ils vont continuer à lire Ludlum ou Stephen King, mais après avoir lu le dernier Pelletier ou le dernier Senécal», observe Lorraine Bourassa.

Fidèle, passionné, le lectorat d'Alire suit ses auteurs religieusement, collectionne les publications

et commande les affiches des couvertures. «On pourrait partir une secte!», lance à la blague Jean Pettigrew. Et ce qui est intéressant, c'est que ladite secte est composée de gens censés boudier le livre. «Le polar est très populaire auprès des femmes, mais on va chercher une clientèle masculine avec des auteurs particuliers comme Patrick Senécal. On dit que les gars ne lisent pas. Eh bien, Patrick Senécal fait lire les gars qui ne lisent pas en général. Même chose avec Jean-Jacques Pelletier. Avec *L'Argent du monde*, il est allé chercher une clientèle de gens qui travaillent dans le milieu des affaires. Ce sont des gens qui ont l'habitude des livres techniques et qui ne lisent pas de romans parce qu'on n'en écrit pas pour eux.»

Louise Alain mentionne aussi l'existence d'un public d'ados qui a goûté à des livres comme les *Harry Potter*. «Ils ont apprivoisé le gros livre, alors ils sont prêts à sauter à la littérature adulte.» Parions-en, des gros livres: des briques de 600 ou 900 pages qui se déclinent en plusieurs tomes! Avec pareille contrainte, Alire a dû miser sur le format poche et s'appuyer sur une collection permanente. Ainsi, M. Untel qui découvre Maxime Houde demain matin aura un accès facile à tous ses livres au même prix que lors de la parution. Toutefois, avec le format poche vient aussi un certain look: chez Alire, on a l'habitude des commentaires négatifs sur les pages couvertures. Mais apparemment, les lecteurs en redemandent. Pour Jean Pettigrew, c'est très simple: «On ne va surtout pas essayer de plaire à ceux qui ne nous livrent pas de toute façon.»



SOURCE ÉD. ALIRE
Jean-Jacques Pelletier est l'un des moteurs de la maison d'édition Alire.

Papiers, incunables et encyclopédies

La riche histoire de l'imprimerie perd un peu de son lustre dans un musée vétuste à Lyon

FRÉDÉRIQUE DOYON

Lyon — Cela commence timidement. Une petite salle fraîchie expose un manuscrit sur peau de vélin du XIII^e siècle, quelques hiéroglyphes coptes ou tamouls sur papyrus du VI^e siècle. Puis, après un corridor donnant sur une petite cour intérieure, on découvre un dédale de ces petites salles réparties sur trois étages étroits, dont la richesse boulimique du contenu tranche drôlement avec la vétusté des locaux. Ainsi s'offre au regard médusé du visiteur le musée de l'imprimerie de Lyon en France.

On s'attarde, fasciné par la richesse de cette histoire de la typographie et de l'édition à travers laquelle se déploie toute notre histoire. De la première presse de Gutenberg en 1450 à la Réforme qui n'aurait pas eu lieu sans cette invention, en passant par l'avènement du journal, le musée offre un parcours chargé en détails, dont le mode de présentation gagnerait cependant à être revu et le contenu, resserré. À mots à peine couverts, une employée du centre

touristique de la ville admettait d'ailleurs que le musée était un peu «poussiéreux».

Mais les amateurs de livres anciens, de cartes, de gravures et d'estampes seront ravis de se pencher longuement sur ces vitrines un peu boudées par les Lyonnais. Lors de notre visite, un seul autre individu s'y attardait amoureusement, caressant presque de son regard l'étendue du savoir qui se présentait à lui, puis soudain effusqué d'apprendre que la fermeture prochaine du musée n'allait pas lui permettre de parcourir tous les étages aussi attentivement.

Une fois passée la salle où l'on explique la délicate mécanique d'une presse à deux coups selon le modèle imposé par Gutemberg, débute l'épopée un peu longue des imprimeurs, par région d'activité — Anvers, Paris, Bâle, Venise. On y apprend que Rabelais fut correcteur pendant deux ans chez Sébastien Gryphe à Lyon et que Pierre Shoefter apposa le premier une marque distinctive sur ses livres, une initiative (digne du marketing d'aujourd'hui) qui se répandra et dont les manifestations se complexifieront. La page titre apparaît en 1520-30, signe de la commercialisation du livre, lequel, rappelons-le, constitue le premier objet de marchandise produit en grande série dans l'histoire.

Venise — l'Italie est le berceau des techniques papetières occidentales — rafle d'abord la palme de l'impression mondiale, devant Paris et Lyon, qui arrivent en seconde et troisième places. Le centre névralgique se déplacera à Paris, puis en Hollande lorsque la révocation de l'édit de Nantes, fin XVII^e siècle, y fera fuir les intellectuels. Mais jusqu'au milieu du XVI^e siècle, Venise imprime le cinquième de la production totale. Une production qui s'accroît à une vitesse assez vertigineuse pour l'époque si l'on note que,

dès la fin du XV^e siècle, découvreur de l'imprimerie, 3500 éditions différentes, soit 15 millions de livres, existent.

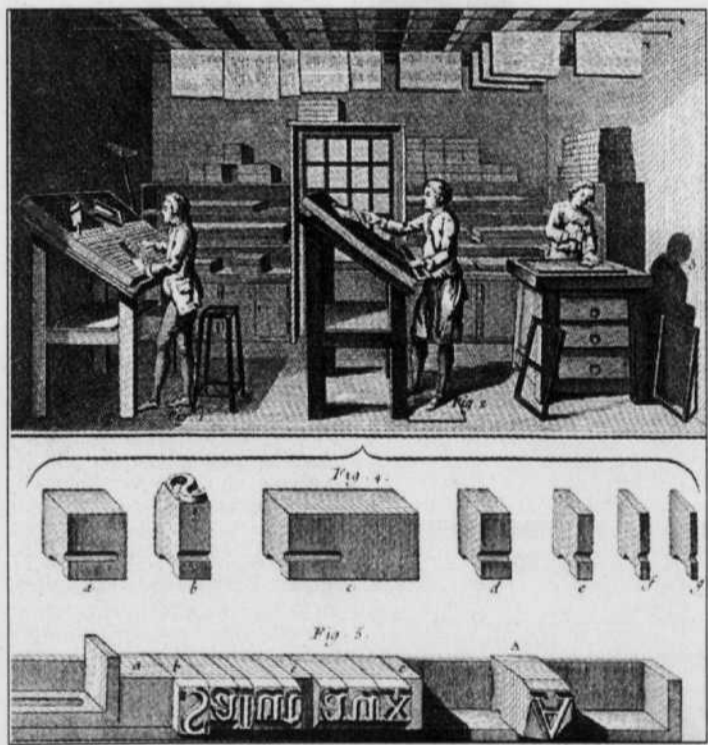
Dans les siècles suivants, l'imprimé participe à toutes les aventures humaines et contribue à élargir de manière accélérée nos connaissances dans tous les champs: l'impression des cartes géographiques facilite l'exploration de nouvelles contrées qui font aussi l'objet d'un nouveau genre littéraire: les récits de voyage; la médecine fait des progrès en immortalisant l'anatomie du corps humain dans des illustrations; même chose pour les connaissances techniques et celles de la zoologie et de la botanique.

Le segment de l'exposition qui réjouit le plus le visiteur (par déformation professionnelle, direz-

vous) est celui consacré à la presse écrite. Les premières gazettes apparaissent à la fin du XVI^e siècle. Des novellistes tels Jean Le Clerc et Pierre Bayle font alors contrepoids au pouvoir étatique

en commentant les nouvelles des périodiques dont le contenu est très contrôlé. Ainsi naissait la liberté d'expression...

Le Devoir



SOURCE INTER-LIVRES
L'imprimerie, détail d'une gravure tirée de de *L'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert.

Liber

Alain Médam
Montréal interdite
Préface de Pierre Nepveu

264 pages, 18 dollars

MOMO ET LOULOU

Mona Latif-Ghattas et Louise Desjardins

Et si on se racontait l'enfance...

149 p. • 16,95 \$

Amies de longue date, Mona Latif-Ghattas et Louise Desjardins réveillent leur mémoire d'enfant. Entre le Canada et l'Égypte, se dessinent à grands traits les différences, mais surtout les ressemblances: les joies et les peines de l'enfance, l'odeur des biscuits, la musique des rêves et la tendresse des vacances.

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

Rafaële Germain

Soutien-gorge rose et veston noir
ROMAN

Photo: ©Panneton-Valkour

La première clause du manifeste du célibat était pourtant claire: «Être et demeurer célibataire». Voilà le but que s'étaient donnés Chloé, Antoine et Juliette, trois amis qui ne croyaient pas en l'amour. Ils y seraient peut-être arrivés si Chloé n'avait pas décidé, un jour, de partir à la recherche du grand amour...

Soutien-gorge rose et veston noir de Rafaële Germain
454 pages - 27,95 \$

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

vib éditeur
www.edvib.com

Le lancement de ces deux ouvrages aura lieu le jeudi 4 novembre à 17 h 30, à la Librairie Gallimard, située au 3700, boul. Saint-Laurent, à Montréal.
Tél.: (514) 499-2012 • Entrée libre

LES OISELLES D'AUTRE

LE DIALOGUE ENFOUI
Exercices de solitude

Karine Drolet, François Gonin et Alexandre Lizotte

L'ŒIL ALLUMÉ
Contes de la couleur triste

Michel van Schendel

Karine Drolet, François Gonin et Alexandre Lizotte

Michel van Schendel

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Bientôt sur les ondes

CATHERINE MORENCY

Après avoir remporté un franc succès avec son premier livre (*Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, 1999), Nadine Bismuth se lance dans la pratique romanesque. Cas exemplaire d'une nouvelle génération d'auteurs québécois formés dans les programmes de création littéraire, elle fait la manne du milieu universitaire tout en lui tirant tendrement la langue.

Quoi qu'en disent certains critiques un peu véistes, la littérature québécoise bat peut-être de l'aile, mais elle est loin d'être morte: il n'y a qu'à lire le *Scrapbook* de Bismuth pour s'en convaincre. Après avoir déployé avec brio les artifices de la nouvelle, la jeune auteure s'attaque maintenant au grand genre narratif avec une aisance qui donne lieu à une fresque effarante où sœurs, parents, amis, amoureux et amants se succèdent à la vitesse des bons et des mauvais sentiments de chacun. Entre table de travail et états d'âme puérils, une étudiante candide est lancée dans la gueule du loup par son professeur de création littéraire: une maison d'édition réputée publiera sous peu son premier roman. Du jour au lendemain, Annie Brière se verra propulsée dans les grincements rouages de la machine éditoriale, entreprise plus ou moins monstrueuse à l'intérieur de laquelle l'auteur — elle l'apprendra à ses

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Nadine Bismuth

dépens — n'est souvent guère mieux traité qu'un vulgaire boulon.

Parodie d'autofiction, roman d'amour sur l'infidélité, bildungsroman contemporain: on a beaucoup glosé récemment sur l'étiquette à coller au deuxième livre de Bismuth. Après avoir dévoré le roman du début à la fin — un peu honteusement, dois-je l'avouer? —, je me suis moi-même demandé où situer cette caricature frivole et énergique de l'univers littéraire québécois sur la grande carte des genres. Ce qui me posa problème, très précisément, c'est l'inéquation du plaisir de lecture que m'avait procuré *Scrapbook* en regard de l'intérêt lit-

éraire quasi nul que présente le roman à mes yeux.

Après avoir jonglé durant quelques jours avec le sentiment de m'être régalée d'un bouquin qui ne m'inspirait rien sinon le plaisir de m'être divertie un instant, je compris finalement ce qui clochait entre Bismuth et moi: elle me faisait rougir d'avoir mordu à l'hameçon de la même manière que je reste parfois accrochée à l'écran de ma télé une soirée durant. *Scrapbook* serait, en somme, un livre écrit en forme de téléroman. Suite d'épisodes parsemés de dialogues et de rebondissements efficaces, il met au monde des personnages dont les contours s'harmonisent parfaitement aux formules que nous propose Radio-Canada depuis quelques années.

La littérature québécoise n'est pas morte, disais-je. Elle transporte dans son sac techniques d'écriture et références littéraires apprises sur les bancs d'universités réputées; elle s'approprie le champ romanesque avec une désinvolture qui lui enlève ses maîtres et crie haut et fort, sans honte ni scrupule, que l'avenir des lettres tient peut-être dans un téléviseur.

SCRAPBOOK

Nadine Bismuth
Éditions du Boréal
Montréal, 2004, 400 pages

Vivre à vif

Avec *Lettres de Russie*, Jacques Garneau renoue avec l'écriture romanesque dans un récit étonnant, d'une incroyable fantasmagorie



Suzanne Giguère

Originaire de Québec, Jacques Garneau a fait une entrée remarquée en littérature dans les années 1970. *Les Difficiles Lettres d'amour* et *La Mornifle*, entre autres, attirent l'attention tant du public que de la critique. Poète et romancier, il s'est également intéressé à l'écriture carcérale (*Écrire en prison*, Nouvelle Optique, 1985) et à l'écriture des psychotiques (*Écrire à la folie*, Éditions du GIFRIC, 1989). Avec *Lettres de Russie*, il renoue avec l'écriture romanesque dans un récit étonnant, d'une incroyable fantasmagorie.

Le narrateur de cette fable onirique dit qu'il est un poète russe en exil au Québec. Il rêve de devenir Baudelaire, Rimbaud et Nelligan en même temps. Il est probablement fou. Fou de poésie. Une interrogation brûlante hante le roman: toute forme de différence est-elle confinée aux marges obscures de la folie?

Rue Arbat

Le poète a vingt ans. À l'université il récite à son professeur ses poèmes à haute voix. A genoux au milieu de son bureau, ses mains tremblent d'émotion. Avec sa main droite, il décrit un demi-cercle comme un grand arc-en-ciel: «un nid où tous mes mots viennent s'installer pour se cacher à jamais et mourir». Le regard brillant, il éclate de rire, râle le nom de Fiodor Mikhaïlovitch (Dostoïevski) et termine sa lecture par des roulades sur le plancher. Il dit qu'il partira en Russie à l'été.

Dans la chambre d'un petit hôtel rue Arbat à Moscou, qui attirait jadis les musiciens, les artistes et les dissidents, le poète écrit à sa mère. Dans ses lettres de Russie, il décrit ses repas composés de filets de hareng, de concombres salés, de pain de seigle, arrosés de vodka — «une Limonada aromatisée avec du zeste de citron, et une Pertsovka parfumée aux piments rouges» — et de thé qu'il fait bouillir dans un samovar traditionnel en cuivre. Il commente ses visites à la maison-musée de Pouchkine et de Scriabine le pianiste.

Le poète s'prend de Ludmilla, la femme de chambre «à la chemise pleine». Il lui lit des poèmes de Saint-Denis Garneau en russe. Nottambule, il écrit le jour et sort la nuit. Il récite ses poèmes sur la place Rouge, devant la basilique Basile-le-Bienheureux. Il est applaudi, ovationné, reconnu. Jacques Garneau s'empare de l'espace romanesque et le colore de fantaisie. «Si le quotidien ne devient pas magique, il faut le détruire.» Le poète vole au-dessus des hautes flèches des églises byzantines avec Ludmilla. Elle «a des ailes sous les bras, et des plumes d'oies blanches s'échappent de son ventre».

À la fin de l'été, le poète rentre à Québec. Ludmilla vient le retrouver. Des badauds les aperçoivent au-dessus du fleuve Saint-Laurent, «assis dans le ciel de Québec». Ils boivent un verre en l'honneur de Chagall et de son tableau *Au-dessus de la ville* où l'artiste et sa femme, enlacés, volent vers la liberté. «Ludmilla se blottira éternellement dans mes bras, près du Soleil, et nous nous ficellerons (à notre lit) avec des rubans multicolores.» En bas, au milieu du pont Pierre-Laporte, une cérémonie nuptiale se prépare...

Il faut lire

ce roman pour l'invention d'images d'une beauté et d'une force impressionnantes

«Bientôt, je le sais, je pleurerai comme un enfant fragile.» Ludmilla, la femme de chambre, a mis son costume d'infirmerie. Le lecteur comprend soudainement que, depuis le début du récit, il trébuche dans le délire fantasque, libidineux, religieux, suicidaire et meurtrier du poète. En réalité, derrière chaque scène joyeusement excessive, une porte se referme sur un abîme de détresse vertigineux. Une nuit sans horizon cerne le poète au bord de lui-même, c'est-à-dire au bord du vide. La chambre de l'hôtel Arbat à Moscou se dissout dans la pièce blanche où il est enfermé. «Ma folie, cher docteur, est une feuille volante qui entre sous ma peau et se cherche un chemin jusqu'à mon âme.»

Le poète volant sait confusément que sa mère dépressive est l'entrée de sa maladie. Que sa grand-mère a forgé en lui cette folie sans espoir. Résonne dans sa mémoire le jour où son père a demandé au professeur d'aider son fils «à ne plus être poète, de le guérir de la poésie!». Le poète rêvait de reconnaissance, il voulait «entrer dans la terre du Québec, goutte à goutte, comme on entre dans la vie». Condamné à «vivre à vif» — «être poète est la forme de vie la plus excessive, la plus obscure et la plus dangereuse de la folie» —, le poète illumine, bouleversant d'innocence, fait de sa malédiction un art. «Je brûlerai peut-être ma folie, à chaque page agenouillée dans mes écrits.»

«Les manuscrits ne brûlent pas»

Prononcée par le diable dans *Le Maître et Marguerite* de l'écrivain russe Boulgakov, cette phrase demeure sans doute la plus célèbre de toute la littérature russe du XX^e siècle. Le roman de Jacques Garneau est un texte terrible où peu à peu la parole est rongée par le silence.

En même temps il porte une certitude sereinement insensée: l'écriture résiste à tout. Elle reste soustraite à toutes les tentatives de la supprimer ou de l'étouffer, survivant même aux doutes de l'écrivain.

Lettres de Russie ressemble à «une plainte étouffée de contrebas» emmêlée «à la lumière rosée du jour». Il faut lire ce roman pour l'invention d'images d'une beauté et d'une force impressionnantes. «Tout livre est une tanière... lire en silence de l'intérieur, c'est ainsi qu'il faut lire les livres», écrit encore le poète fou.

LÉTTRES DE RUSSIE

Jacques Garneau
XYZ éditeur, coll. «Romanichels»
Montréal, 2004, 120 page

LITTÉRATURE CANADIENNE

Pour le meilleur et pour le pire

CHRISTIAN DESMEULES

«On épouse toujours un étranger», confie la narratrice de ce «récit intime et authentique» de Linda Leith. Présidente et directrice artistique du festival littéraire Métropolis bleu, ex-enseignante au collège John Abbott et romancière (*Un amour de Salomé*, XYZ, 2002), l'auteure est née à Belfast, en Irlande du Nord, avant de rapidement s'installer à Montréal avec ses parents. Et son étranger à elle est un Montréalais d'origine hongroise rencontré à l'âge de dix-huit ans.

Un jour, surprise, elle l'entend parler hongrois au téléphone: «Jusqu'à là il était juste Andy. Et voilà qu'il venait de devenir le prince de Transylvanie en personne.»

C'est tout un monde qui s'ouvre pour elle, un monde de différence inépuisable et de malentendus. Suivront des rêves de bohème et d'écriture à Paris, des années de vache maigre à Londres au milieu des années 70, puis un retour à Montréal et la naissance de ses trois enfants. *Épouser la Hongrie* est le récit linéaire et télescopé de trente années de mariage, le parcours hésitant d'une femme vers la liberté d'être elle-même. Le récit d'un échec, mais aussi celui d'une réussite.

«Alors qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce qui a mal tourné?», se demande la narratrice. Embryon de réponse: «Une partie venait de lui et une autre de moi, et encore une autre chose que je ne sais nommer, et que je vois différemment chaque fois que j'y pense.» Entre l'incertitude et la retenue littéraire

(«mon sens de la privauté»), Linda Leith se dévoile finalement assez peu. Et comme chacun le sait, la littérature s'accommode plutôt mal de la pudeur.

Car n'est-ce pas, au fond, ce que l'on attend de l'écrivain? Qu'il transcende son expérience personnelle, qu'il se mette à nu et nous montre que nous sommes tous faits du même bois — que cela nous rassure ou nous terrifie. En cela, le récit de Linda Leith demeure à la surface des choses, glissant sur les questions brûlantes sans oser les approfondir: la souffrance et la joie, la mort, l'amour et le désir. Une démarche sincère, mais qui pourrait sembler insuffisante.

ÉPOUSER LA HONGRIE

Linda Leith
Traduit de l'anglais (Canada) par
Aline Apostolska
Leméac, coll. «Ici l'ailleurs»
Montréal, 2004, 144 pages

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Colloque du soixantième anniversaire

le samedi 23 octobre 2004,

au Centre de Montréal des Archives nationales du Québec

Entrée: 1020, rue Saint-Hubert

métro Berri-UQAM ou Champ-de-Mars

Stationnement payant à l'arrière de la gare Viger

Y A-T-IL DEUX LANGUES STANDARD AU QUÉBEC, LA POPULAIRE ET L'OFFICIELLE ?

11h Accueil: Jean Royer, président de l'Académie Jacques Allard, vice-président et responsable du colloque

11h05 Mot de Hubert Reeves, membre de l'Académie, président d'honneur

11h15 Exposé inaugural: Jean-Claude Corbeil, membre de l'Académie

11h45 Commentaire de Dominique Payette, journaliste et animatrice

12h00 Discussion

12h30 Déjeuner (buffet payant sur place)

14h30 Table ronde I

Marcel Dubé, écrivain et membre de l'Académie
Michelle Allen, téléromancière
Christian Mistral, romancier
Denise Bombardier, journaliste et romancière

15h15 Discussion

Intervention des Loco Locass

15h45 Table ronde II

Dominique Garand, essayiste,
professeur à l'Université du Québec à Montréal
Marie-Andrée Lamontagne, écrivaine,
directrice d'édition
Naïm Kattan, membre de l'Académie
Lise Gauvin, membre de l'Académie

16h30 Discussion

17h30 Mot de la fin par André Ricard,
secrétaire de l'Académie
Vin d'honneur

ENTRÉE LIBRE

Colloque soutenu par le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de Montréal et le Conseil des Arts du Canada.

Le Noroît www.lenoroit.com

Monique Deland
Le nord est derrière moi

Bertrand Laverdure
Rires

TOI TERRIBLEMENT
André Romus

l'état du monde 2005

Annuaire économique et géopolitique mondial 24^e édition

Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III^e millénaire

672 pages • 29,95 \$

En collaboration avec LE DEVOIR RADIO BORÉAL

Boréal www.editionsboreal.qc.ca

ÉCHOS

Colloque sur la langue à l'Académie

L'Académie des lettres du Québec organise aujourd'hui (samedi) un colloque sur le thème: «Y a-t-il deux langues standard au Québec». Cette rencontre, qui se déroulera toute la journée, mettra en opposition la langue populaire, de plus en plus fréquemment utilisée au cinéma et dans les téléromans, chez les humoristes et chez les chansonniers, et la langue plus soutenue utilisée dans l'administration, la vie politique et les relations avec la francophonie. Le débat, qui se tiendra au Centre de Montréal des Archives nationales du Québec à partir de 11h, sera précédé d'un exposé inaugural du linguiste Jean-Claude Corbeil et sera animé par Jacques Allard. Y participeront Marcel Dubé, Denise Bombardier, Michelle Allen, Christian Mistral, les Loco Locass, Dominique Garand, Marie-Andrée Lamontagne, Naïm Kattan et Lise Gauvin. Le président d'honneur en est Hubert Reeves. — *Le Devoir*

Denis Vaugeois honoré en France

Une institution française a salué l'œuvre d'un Québécois cette semaine. L'Académie de la marine, qui décerne des médailles et mentions littéraires et scientifiques, a honoré l'auteur et éditeur Denis Vaugeois de la première mention, en début de semaine, pour son essai *America. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, publié aux Éditions du Septentrion en 2002. La cérémonie, très solennelle, récompense rarement les auteurs québécois. Dans son ouvrage, l'auteur insiste sur la présence de la France en Amérique et sur la valeur mythique qu'a prise l'expédition de Lewis et Clark. Président des Éditions du Septentrion, historien et essayiste, Denis Vaugeois est le président sortant de l'Association nationale des éditeurs de livres. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE

Rimbaud, l'irréductible

ROMAN FRANÇAIS

Où Pierre Senges fait la preuve que tout ce qui brille n'est pas or

GUYLAINE MASSOUTRE

Et si l'Amérique n'existait pas? Et si le continent était encore à découvrir et à bâtir? Et s'il eut mieux valu qu'aucun Européen ne tâtât jamais la douceur de son ciel, comme l'avait pressenti Montaigne, qui en disserta sagement dans ses *Essais*?

Quand *Rouge Brésil*, le roman historique de Jean-Christophe Rufin, est sorti il y a trois ans, avec le succès qu'on sait, n'a-t-on pas redécouvert quelques-uns des «cosmographes» dont Montaigne se gaussait? C'est que des mémoires et des libelles concernant l'Amérique, il en a fleuri une quantité abondante aux temps entreprenants de la Renaissance. Rufin signalait, entre autres, pour le seul Brésil, *La Réfutation des folles resveries, exécration blasphemées, erreurs et mensonges* de Nicolas Durand, qui se nomme Villegagnon, écrit par un certain pasteur Richer...

C'est précisément de ces objets de curiosité littéraire que s'inspire Pierre Senges dans *La Réfutation majeure*. Non que l'ouvrage soit un traité savant. Ce roman d'aventure plonge dans des récits à la mode ancienne: elle consiste à retrouver, sur le mode ludique, l'invention de la géographie, croisant celle des plus fantasistes arguments.

De l'utopie

La matière est une mine riche. Senges a consulté cette littérature et en extirpe un joyau assez étrange, digne de retenir son lecteur. Il s'agit d'un plaidoyer, adressé au roi Charles Quint par Antonio de Guevara, un auteur prolifique qui a vraiment existé, entre 1480 et 1548, écrit Senges (là, les historiens ne sont pas tout à fait d'accord): l'Amérique, selon ce Guevara, ne serait qu'une pure et simple supercherie.

Si on considère tous les rêves, ajoutez-y les utopies, engendrés par le Nouveau Monde, il faut bien reconnaître qu'un peu de doute ne gêne pas l'affaire. Le sujet est excellent: source de rire, cette *Réfutation majeure*, écrite à la manière d'un traité du XVI^e siècle, fait l'hypothèse que, sous l'engouement du siècle, il n'y ait eu que «nouvelles acharnées sur un tas d'ordures», «soupirs de lâche soulagement» dans les palais de Tolède, à quoi s'ajoute le «calme tendu dont font preuve les cambrioleurs les plus habiles au moment d'agir».

Des menteurs. Ces navigateurs ne seraient que faussaires, extorqueurs de fonds, hommes de guerre, d'Église, de commerce et de banque, astrologues et plénipotentiaires en mal de richesse et de gogos prêts à s'en laisser conter. C'est qu'il toise les nouveautés pour ce qu'elles valent, dit-il: des propos exotiques, gonflés d'exagérations

et nourris de sornettes, tenus par des fanfarons.

Il a la dent dure, ce Guevara de Senges, dès qu'il s'agit de moraliser. Difficile de croire, en effet, les vérités supposément décantées à propos des îles Atlantiques, de l'Atlantide aux Sept Cités, en passant par les scorpions et la dérive des Apôtres. Voyez les cartes: «*farce pour farces*», il a raison. Et le voilà mettre bout à bout les élocubrations du temps, qui parlent de fabulations sans mesure, d'aventures impossibles, de propos emballés dans des têtes folles. Exemples à l'appui.

Incroyable

Le roman de Senges est fort bien fait, original et décalé de l'habituel sérieux qui vient avec l'érudition. On y reconnaîtra, au passage, comment il utilise Montaigne, dévoyant la saignée de l'essayiste, discernant le vrai au plus creux d'une époque confuse, pour montrer comment les mêmes sources auraient pu conduire tout esprit moins rigoureux à des conclusions opposées.

Le roman est une farce et, au-delà de la parodie et du pastiche, un exercice habile à dénoncer la sottise. Une ironie propre à notre temps, qui concerne l'Amérique, réjouit dans ce livre. Et si, derrière ce nouveau monde, il n'y avait eu que poudre qui brille? Poésie? Machination politique? Alchimie? L'inventaire des mensonges, roudardises et fantasmagories parle de croyances. Les sujets ne manquent pas pour en disserter, de la kabbale à la légitimité de Jeanne la Papesse, en passant par l'ambiance joyeuse de l'atelier des cartographes Waldseemüller...

Et puis, voyez les textes de l'Antiquité. De quoi y perdre son latin, quand il faudrait mettre en doute les faiseurs de leçons! C'est qu'il n'est pas un imbécile, ce Guevara. Il argumente à souhait, mêlant un peu de savant ceci avec les potins de cela. Il peut disserter de Cortès sans faillir, citer Isidore de Séville, passer d'Isabelle à Luther en glissant sur ce qu'il sait des Sauvages: car tous les documents sont, pour lui, «une brèche par où s'engouffre l'eau saumâtre du large». Aux spéculations, il préfère les chuchotements de chancelleries et les réalités sonnantes et trébuchantes de Venise, qui prônent le doute là où le risque est grand.

La postface de Senges est en soi un morceau de roi. On y trouve la parodie du chapitre où tout ouvrage savant dévoile ses sources, qui prétend consolider la validité de la démonstration.

LA RÉFUTATION MAJEURE

Pierre Senges
Verticales
Paris, 2004, 230 pages

Pour le 150^e anniversaire de la naissance du poète, alors que la municipalité qui l'a vu naître à Charleville-Mézières vient de transformer sa maison en musée, Pierre Brunel, spécialiste de son œuvre, publie une édition commentée des *Illuminations*. Entretien.

PROPOS RECUEILLIS
PAR PATRICK
KÉCHICHIAN

Mince, admirable et mystérieuse, l'œuvre de Rimbaud est souvent recouverte par une extraordinaire fortune mythologique. Peu d'écrivains ont bénéficié, ou souffert, d'un tel traitement posthume. Étiemble, dans les années 1950, tenta de dénoncer et de recenser le mythe. En 1991, le centenaire de la mort le réactiva. Mais, parallèlement, l'attention des spécialistes n'a jamais faibli. D'où le continent de commentaires et de gloses, dans lequel il est parfois difficile de se repérer. Pierre Brunel est l'auteur de plusieurs essais (notamment *Arthur R. ou l'éclatant désastre*, Champ Vallon, 1983) et d'éditions critiques d'*Une saison en enfer* (Ed. José Corti, 1987) et, récemment, des *Illuminations* (Éclats de violence. Pour une lecture comparative des *Illuminations*, José Corti). À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Rimbaud (20 octobre), nous l'avons interrogé sur la figure du poète et sur sa lecture de l'œuvre.

Les images qui sont attachées à la figure de Rimbaud — génie précoce, révolté absolu, mystique, voyant, grand silencieux, enfin? — occultent-elles la lecture que nous faisons de son œuvre?

Peut-être le mythe a-t-il fini par cacher Rimbaud et, au lieu de dépenser son énergie à ôter les masques, à dénoncer les distorsions et à pourchasser les impostures, il vaut mieux étudier Rimbaud avec la rigueur qu'exigent ses textes et sans rien perdre de leur intensité, de la ferveur qu'ils inspirent, en particulier aux jeunes gens. Étiemble a fait un travail magnifique. Il est irremplaçable. Ne pensons donc pas à le remplacer.

En rééditant cette rentrée l'un des livres de Paterné Berrichon, *Rimbaud le poète*, j'ai voulu montrer qu'on pouvait faire un usage prudent et nuancé d'un livre qui, qu'on le veuille ou non, a marqué son temps, qui était devenu introuvable et qui peut encore parler à l'esprit et au cœur.

L'originalité des célébrations de 2004 par rapport à celles de 1991 est qu'il s'agit de fêter une enfance — pour reprendre le beau titre de Saint-John Perse, qui fut l'un de ses grands admirateurs. Pour ma part, je suis donc moins sensible à l'évocation des derniers mois, si terribles et si bouleversants, dans *Les Jours fragiles*, de Philippe Besson, quel que soit le talent d'écriture de l'auteur, qu'à l'éclat de la poésie de Rimbaud et à son constant renouvellement. Je disais: une naissance. Il va-



Arthur Rimbaud en 1871, par Carjat.

draît mieux dire: des naissances successives.

Aucune des cinq figures que vous énumérez n'est négligeable, même celle du mystique (qu'il soit ou non «à l'état sauvage»). Ce sont cinq pistes de réflexion riches et indispensables. Elles appellent une réflexion toujours recommencée. Ceux qui se trompent le plus, au sujet de Rimbaud, sont ceux qui se croient porteurs d'une vérité, qui n'est que leur vérité.

Vous êtes l'auteur d'éditions critiques de Rimbaud. Cette science des textes est-elle indispensable?

Le travail philologique sur ces textes, faciles ou difficiles, a été conduit dans les vingt dernières années avec une rigueur et une science sans précédent (même Bouillane de Lacoste, qui restait enfermé dans la graphologie).

André Guyaux, Steve Murphy, entre autres, ont fait faire d'énormes progrès à l'édition critique des textes (*Illuminations* pour le premier, *Poésies* pour le second, en attendant, de la part de l'un et de l'autre, les *Œuvres complètes*). Dans les volumes que j'ai consacrés à *Une saison en enfer* et aux *Illuminations*, j'ai bénéficié d'un acquis considérable et des dernières découvertes. Pour moi, l'édition critique était le préalable de l'édition commentée qui était mon ambition véritable, sans doute naïve.

Une approche de Rimbaud sans érudition est bien sûr non seulement possible, mais souhaitable; j'allais même dire: prioritaire. Ces textes ne sont pas des grimoires. L'admirateur de sa poésie n'a pas à être un maniaque. D'où l'intérêt de la lecture par des élèves, par des comédiens et par des lecteurs de bonne foi.

En quoi Rimbaud appartient-il à son siècle ou, au contraire, transcende-t-il son époque?

Le premier Rimbaud est inséparable de son temps, car il réagit à propos de l'événement (la déchéance de l'Empereur, l'invasion, la Commune de Paris, etc.). Pour d'autres raisons, le dernier aussi. Mais le mot-clé dans son œuvre est vite devenu «le dégagement rêvé» (*Génie*, dans les *Illuminations*). C'est par ce dégagement qu'il transcende son époque et qu'il exerce sur nous l'éclat d'une indiscutable fascination.

Libération

Quelques pistes pour lire Rimbaud

RIMBAUD, de Dominique Noguez. Dans ce livre à trois voix (avec Gilles Marcotte et Jean Larose), la modernité de Rimbaud est passionnément interrogée: éveil, révolte, révolution du langage, autant de thèmes qui balaient une aventure poétique sans équivalent. Le Castor Astral, 144 p.

LE PAS DE L'AVENTURIER. À PROPOS DE RIMBAUD, de Pierre Vadeboncoeur. Une réflexion originale sur la rupture de Rimbaud avec la poésie. Une interrogation libre et entêtée de l'acte créateur. Les Presses de l'Université de Montréal, 120 p.

RIMBAUD LE DISPARU, de Jean-Jacques Lefrère. Biographe de Rimbaud (Fayard, 2001), Jean-Jacques Lefrère a rassemblé une foule de documents pour retracer l'itinéraire du poète, de Charleville à Paris (et aussi Londres et Bruxelles), puis de Paris au désert d'Abyssinie, à Marseille enfin. Buchet-Chastel, 300 p. De Jean-Jacques Lefrère également

(avec le photographe Jean-Hugues Berrou et le collectionneur Pierre Leroy), *Rimbaud ailleurs*, Fayard, 304 p.

RIMBAUD. L'ŒUVRE INTÉGRALE MANUSCRITE, édition commentée par Claude Jeancolas. Une nouvelle édition des manuscrits de Rimbaud enrichie par rapport à la première (1996). Ed. Textuel, trois cahiers brochés, 336 p.

VIE D'ARTHUR RIMBAUD, de Jean Bourguignon et Charles Houin. Autre document d'époque. Deux historiens publient la série d'articles qui est à la base de cet ouvrage dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, de 1896 à 1901. Payot, «Petite bibliothèque», 256 p.

RIMBAUD APRÈS RIMBAUD, de Claude Jeancolas. Une anthologie de textes «de Proust à Jim Harrison», qui rendent hommage à Rimbaud. Ed. Textuel, 256 p.

Le Devoir

Le Noroît
Collection Ovale

DENISE DESAUTELS
MÉMOIRES PARALLÈLES
choix de poèmes

choix et présentation de
Paul Chamberland

EDITIONS DU NOROÎT

Trente ans
d'écriture poétique

www.lenoroit.com

Étoiles variables

XYZ éditeur

il y a quelque chose de beau, de tendre, mais aussi d'infiniment triste dans ce recueil.

Donald Alarie
Au café ou ailleurs

nouvelles
112 p. • 17 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 2Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Robert Maltais

Robert Maltais
Les Larmes d'Adam

Un déconcertant thriller monastique. Un livre sur la révélation et sur les ravages de la révélation: doute, Dieu, désir, mutation... Un roman qui donne à penser, non moins qu'à sourire... avec intelligence.

30 ans au cœur de la littérature

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Triptyque

www.generation.net/triptyque
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Lise Blouin
L'or des fous

Prix Alfred-Desrochers 2004

LISE BLOUIN
L'or des fous
roman, 265 p., 20 \$

«Roman immense tant par sa facture littéraire que par son propos empreint de vérité, une œuvre bouleversante.»
Michel Gosselin, *Visage*

Dominique Lavallée
Étonnez-moi, mais pas trop!

DOMINIQUE LAVALLÉE
Étonnez-moi, mais pas trop!
nouvelles, 121 p., 17 \$

«La force de l'auteure réside, dans sa poésie joyeuse de l'invective et dans son écriture allegro vivace (vive, rapide, animée).»
Suzanne Giguère, *Le Devoir*

ESSAIS
POLITIQUE

Fuentes contre Bush

LOUIS CORNELLIER

Après Michael Moore, Bruce Springsteen et plusieurs autres grosses pointures du monde artistique, le grand romancier mexicain Carlos Fuentes vient ajouter sa voix au chœur des anti-Bush qui implore les Américains de voter Kerry pour conjurer la tentation impériale étatsunienne.

Dans un essai au ton pamphlétaire rédigé «à la manière d'un journal» et simplement intitulé *Contre Bush* (Gallimard), l'écrivain accable l'équipe républicaine au pouvoir de reproches et plaide en faveur d'un sursaut de «la tradition démocratique [qui] est fortement enracinée aux États-Unis».

Depuis Roosevelt, écrit-il, les présidents américains ont rarement été vraiment à la hauteur: «Ils ont tour à tour été intelligents et bons (Truman et Carter), bons et bêtes (Ford et Eisenhower), intelligents et pervers (Johnson et Nixon), brillants et sacrifiés (Kennedy), bêtes mais obsessionnels (Reagan). Aujourd'hui, les États-Unis ont un président qui est à la fois bête et pervers: George W. Bush.»

Dangereux idéologues prétendant agir au nom du peuple nord-américain qui serait «l'unique modèle survivant du progrès humain», Bush et ses sbires réactionnaires (Cheney, Aschcroft et Rice) ont tenté de saboter le Tribunal pénal international, le protocole de Kyoto, les conventions sur les armes biologiques et sur les mines antipersonnel et ils ont lancé une croisade irakienne plus que douteuse au mépris de l'opinion internationale. «Tournant le dos à tout contre-pouvoir ou rééquilibrage, constate Fuentes, voici ce que les États-Unis jettent à la face du monde: ma souveraineté est inviolable; pas la tienne. En d'autres termes, il existe deux règles sur notre planète: une pour les États-Unis d'Amérique, et une pour les autres.»

C'est, de toute urgence, avec cette tentation impériale qu'il s'agit d'en finir, afin «de restaurer un ordre

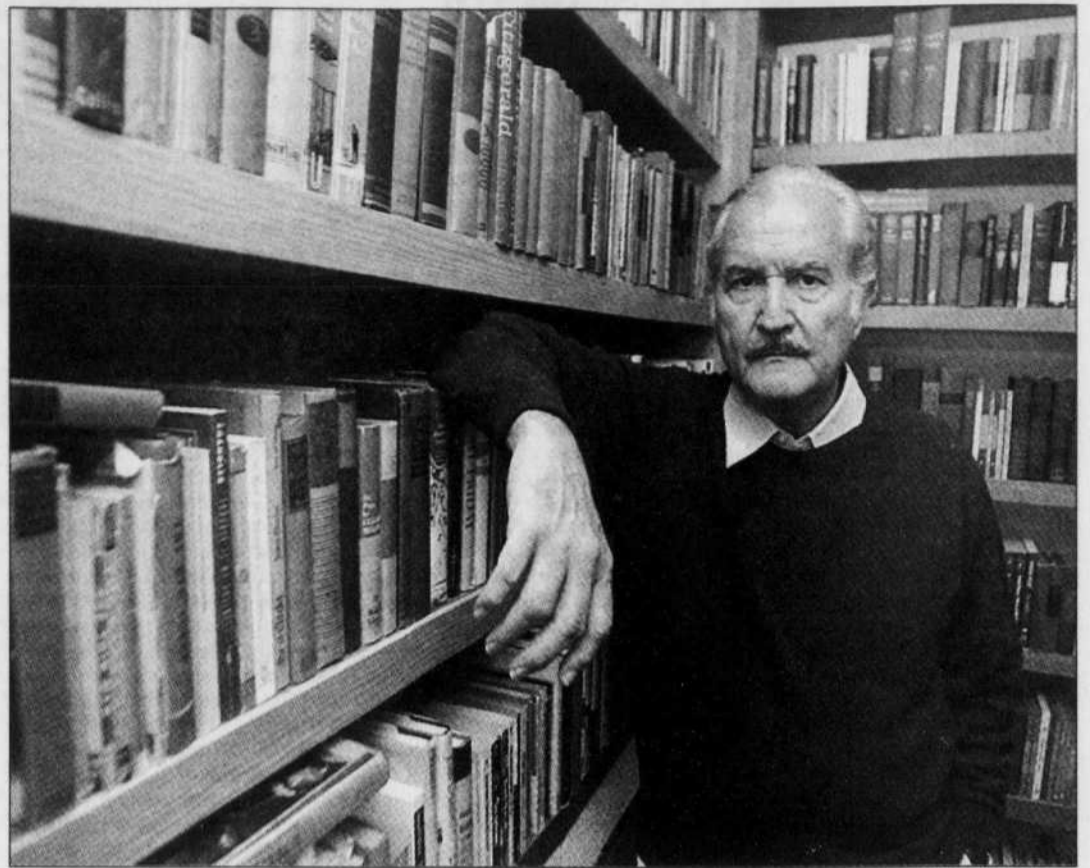
juridique international, multilatéral, dans lequel on puisse avoir confiance, œuvrant à la résolution des conflits politiques à travers la négociation diplomatique et à celle des conflits sociaux en faisant jouer la solidarité mondiale».

Les terroristes

Les terroristes à la Ben Laden, écrit Fuentes, «n'agissent pas au nom des pauvres de ce monde», mais ils s'en servent pour nourrir leur propre croisade. Aussi, ajoute-t-il, «il incombe donc au fort de promouvoir une politique constructive qui éteigne les foyers de tension vers lesquels se précipitent, tels des papillons de nuit, les insatisfaits et les fanatiques».

Radicalement opposé aux thèses de Samuel Huntington, qu'il qualifie de «raciste masqué», Fuentes affirme que «l'Islam ne s'approprie pas à envahir l'Occident», mais qu'il vit plutôt «son propre combat culturel et politique entre conservateurs et libéraux». Dans ces circonstances, précise-t-il, «le fait d'exalter le "choc des civilisations" favorise de violents fondamentalismes d'un côté comme de l'autre, nous fait oublier que nous sommes nés de rencontres de civilisations, qu'il est de notre devoir de respecter les différences et d'ajouter les ressemblances des grandes cultures de l'humanité».

Rédigé entre août 2000 et juin 2004, cet essai-journal traite aussi, au passage, d'une foule d'autres sujets chauds (Cuba, Argentine, Venezuela, conflit israélo-palestinien, tensions Mexique-États-Unis). Son souhait le plus cher et le plus pressant, toutefois, celui qui a motivé la publication de cet ouvrage stimulant sans être transcendant, reste la fin du régime Bush: «Espérons donc que le lobby qui s'est approprié la Maison-Blanche en soit expulsé en novembre 2004. D'ici là, il aura fait, hélas, tout le mal que peut faire un pouvoir sans limites extérieures même s'il est en butte — et c'est là la grande différence avec les puissances impérialistes du passé — à de sérieux garde-fous démocratiques internes.»



DANIEL AGUILAR REUTERS

L'écrivain mexicain Carlos Fuentes affirme que «l'Islam ne s'approprie pas à envahir l'Occident», mais qu'il vit plutôt «son propre combat culturel et politique entre conservateurs et libéraux».

Ces Américains qu'on n'achète pas

MICHEL LAPIERRE

Tout un gros lot: 200 000 \$US versés chaque année jusqu'à la mort! C'est la rente viagère que, vers la fin des années soixante-dix, le directeur d'une fondation néoconservatrice a offerte à Lewis H. Lapham, rédacteur en chef de *Harper's Magazine*, pour qu'il y ait un peu plus d'intellos chez les cowboys. Ce bienfaiteur singulier souhaitait que Lapham convertisse les intellectuels américains à une mystique que, massivement, ils avaient depuis toujours tenue en suspicion: la mystique du capitalisme.

Il l'invitait à diriger une revue intellectuelle dont les néoconservateurs projetaient la création pour lutter contre l'influence d'une publication de gauche aussi prestigieuse et aussi diffusée que *The New York Review of Books*. Lapham, libéral entêté de la vieille école, humaniste issu de la bonne bourgeoisie, a dédaigné l'offre. Il a même suivi la voie contraire. Au fil des ans, il a réussi à faire du vénérable *Harper's Magazine*, fondé en 1850, le seul organe d'opposition systématique au néoconservatisme parmi les revues américaines à grand tirage imprimées sur papier glacé. C'est dans le numéro de septembre dernier que Lapham, pour justifier de nouveau son combat, a révélé la tentative de corruption.

L'opposition à George W. Bush, le président qui incarne plus que jamais le néoconservatisme, ne se limite donc pas au brave Michael

Moore ou encore au sévère Noam Chomsky. Elle regroupe des esprits dont la présence serait acceptable dans les salons les plus huppés de Park Avenue, du moins en apparence. Dans son introduction à l'ouvrage collectif *Les États-Unis à contre-courant*, l'Européen Jean-Paul Marthoz, président du Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (GRIP), en est très conscient. Comme il le souligne, les adversaires américains de la politique étrangère de Bush forment une véritable gamme idéologique. Ce pluralisme donne beaucoup de crédit à une opposition qui en a grandement besoin pour se faire entendre dans une société où la symbiose monolithique du pouvoir financier et du pouvoir des médias étouffe trop souvent tout sens critique aiguë.

Une doctrine de «domination mondiale»

Le plus illustre des collaborateurs des États-Unis à contre-courant, Stanley Hoffmann, théoricien pourtant prudentissime de l'éthique dans les relations internationales et fondateur du Center for European Studies à Harvard, vilipende les «horde de néoconservateurs aux idées radicales et farfe-

lues» en plus de déclarer que la doctrine Bush s'écarte du droit international pour constituer «une doctrine de domination mondiale». Sa pensée correspond à celle du Québécois Pierre Vadeboncoeur. Chez nous, même un journal frondeur comme *Le Couac* pourrait publier des textes de Hoffmann!

- Les adversaires américains de la politique étrangère de Bush forment une véritable gamme idéologique

Satire sur la surconsommation

En tout cas, ce n'est pas exactement une révolution d'Octobre que nous préparons des contempteurs du néoconservatisme comme les Américains John de Graaf, David Wann et Thomas H. Naylor, auteurs de *Jachète!*, satire savoureuse de la surconsommation aux États-Unis. Pour pulvériser le néoconservatisme, il leur suffit de signaler que l'extension au monde entier du mode de vie américain rendrait le globe terrestre monstrueusement obèse. Pour supporter ce mode de vie que la Maison-Blanche appelle démocratie et liberté, il ne faudrait plus une seule Terre, mais cinq.

Nous sommes encore très loin de l'américanisation rêvée de la planète. Aux États-Unis mêmes, comme le relatent les auteurs de *Jachète!*, la déréglementation de l'économie commencée sous Reagan et le déclin du syndicalisme ont aggravé l'inégalité sociale. Dans les années quatre-vingt, le salaire des patrons était 40 fois plus élevé que le salaire moyen de leurs employés. Aujourd'hui, il l'est 400 fois plus. Faut-il s'étonner que des économistes parlent d'une «brésilianisation» des États-Unis?

De Graaf, Wann et Naylor rappellent que, dans le pays de la surconsommation, dix millions de personnes ne mangent pas à leur faim. Sur le territoire des États-Unis, qui pourrait répandre les bienfaits de la démocratie et de la liberté? Il existe bien sûr des fondations néoconservatrices dont les capitaux totalisent quelques milliards de dollars, mais elles se préoccupent de tout autre chose. Elles volent au secours des intellectuels, plus ou moins affamés, qui s'engagent à servir la bonne cause et à prétendre que l'Amérique de Thoreau, de Whitman et de Steinbeck n'a jamais existé.

LES ÉTATS-UNIS À CONTRE-COURANT

Collectif
GRIP / Éditions Complexe
Bruxelles, 2004, 176 pages

J'ACHÈTE!

John de Graaf, David Wann,
Thomas H. Naylor
Fides
Montréal, 2004, 360 pages

Bush et le déluge

MICHEL LAPIERRE

Depuis déjà quelques années, il suffit de fréquenter les librairies pour constater qu'y déferle un déluge de livres sur George W. Bush. Ces ouvrages deviendront-ils caducs si jamais le démocrate John Kerry arrive à vaincre l'actuel président républicain à l'élection du 2 novembre? Pas du tout. Si on se limite à passer en revue les livres les plus marquants publiés cette année, on s'aperçoit vite qu'au-delà de Bush, du Parti républicain et même du Parti démocrate, c'est l'orientation néoconservatrice continue de la politique américaine depuis 1980 que des auteurs de tendances idéologiques très variées mettent plus ou moins en relief.

«Kerry, comme le peuple américain, est un centriste, moi je suis plus radical. Je sais déjà que, s'il est élu, je serai critique!», déclare d'emblée un antirépublicain qui n'a pourtant pas tout à fait le profil d'un gauchiste: le milliardaire George Soros, célèbre financier d'origine hongroise installé aux États-Unis dès 1956. Auteur de *Pour l'Amérique, contre Bush* (Dunod), Soros condamne l'invasion de l'Irak, qu'il associe à un «rêve de suprématie mondiale» inspiré par l'«intégrisme des marchés». Il rappelle que cet intégrisme, manifeste sous les républicains Ronald Reagan et George Bush père, le démocrate Bill Clinton ne l'a pas rejeté par la suite.

Dans *Bush: le dossier accablant* (Presses de la Renaissance), le brillant John W. Dean, jadis conseiller de Nixon et toujours dans le secret des dieux, se préoccupe, lui aussi, de la persistance de l'intégrisme économique sur lequel s'appuie le néoconservatisme. Il insiste sur l'influence très feutrée qu'exercent sur Bush, par l'intermédiaire du vice-président Dick Cheney, des intellectuels néoconservateurs comme Robert Kagan et William Kristol qui, dès 1996,

dans la prestigieuse revue *Foreign Affairs*, tentaient de justifier moralement la domination mondiale américaine en la qualifiant d'«hégémonie bienveillante».

Mais Bush, le golfeur invétéré, ne lit pas souvent *Foreign Affairs*. Son attitude devant les grands mystiques du capitalisme se résume à celle de Nicolas II devant Raspoutine: la confiance. C'est du moins ce qui ressort d'un propos que Dean rapporte avec délices. «Inutile qu'on me dise, déclare Bush, ce que je dois croire. Mais j'ai vraiment besoin qu'on me dise où se trouve le Kosovo.» Toujours aussi pince-sans-rire, Dean reproche à Bush de trop s'intéresser aux pays lointains et de passer sous silence la pire des menaces: les bombes nucléaires que des terroristes pourraient transporter sur le territoire même des États-Unis dans de simples valises.

Une vieille tradition guerrière

L'écrivain Gore Vidal fait sans doute allusion à une menace occulte de ce genre dans *Imperial America* (Nation Books), essai non encore traduit en français. Avec ironie, Vidal écrit à propos de Bush: «Son comportement général suggère une sorte de folie, à moins qu'il ne sache quelque chose que nous ignorons.» Doué d'un sens de l'histoire sans pareil, le polémiste souligne que l'invasion de l'Irak s'inscrit non seulement dans un mouvement récent comme le néoconservatisme, mais aussi dans une vieille tradition guerrière. Selon Vidal, la dernière fois que l'armée américaine s'est montrée «prédatrice de manière aussi évidente», c'est lorsqu'elle a envahi, en 1846, un territoire mexicain dont on parlera beaucoup: la Californie.

Né en 1925 à l'Académie militaire de West Point, élevé à Washington par un grand-père sénateur, Vidal a toujours estimé connaître les arcanes du monde militaire et poli-

tique américain mieux que personne. Ce qui lui permet d'affirmer qu'à West Point, durant la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs pensaient qu'en combattant l'Allemagne hitlérienne les États-Unis «avaient fait un mauvais choix».

Des anecdotes, et davantage

La biographe Kitty Kelley, qui a pourtant la réputation d'être une grande commère, se garde de faire preuve d'une audace semblable en abordant la question des liens financiers qu'un adversaire farouche de Franklin D. Roosevelt comme Prescott Bush, le grand-père de George W. Bush, aurait eus avec Hitler. Dans *Les Bush* (Presses de la Cité), ouvrage aussi massif que documenté, elle conclut qu'«aucune preuve ne vient étayer l'accusation de complicité avec les nazis».

Dans les révélations fracassantes, il était de toute manière difficile pour elle d'aller plus loin qu'un autre biographe: James H. Hatfield, auteur de *Bush l'Imposteur* (Michel Lafon). Depuis 1999, dans les éditions américaines successives de ce livre, Hatfield, finalement trouvé mort dans un motel, rapportait que George W. Bush avait conduit en état d'ébriété, eu un faible pour la cocaïne, échappé à la guerre du Vietnam grâce à un passe-droit et entretenu des relations d'affaires avec la famille Ben Laden.

On se doute bien que des hommes modérés comme le journaliste Ron Suskind, auteur du *Roman noir de la Maison-Blanche* (Saint-Simon), inspiré des révélations de Paul O'Neill, ex-secrétaire d'État au Trésor, et l'ancien général Wesley K. Clark, auteur de *L'Irak, le terrorisme et l'empire américain* (Le Seuil), s'élèvent, quant à eux, au-dessus des simples anecdotes pour s'attaquer au plan d'hégémonie mondiale dressé par l'administration Bush. Leur style est toutefois loin d'avoir le mordant qui caractérise celui de Lewis Lapham, rédacteur en chef de *Harper's Magazine*.

Dans *L'Amérique bâillonnée* (Saint-Simon), Lapham rappelle que c'est la contestation qui fait la démocratie. Mais, selon lui, il n'y a pas de liberté de presse aux États-Unis, car, explique-t-il, le grand capital y asservit aussi bien la presse que la démocratie. Malgré ce jugement sévère de Lapham, le déluge de livres consacrés à Bush, et indirectement au néoconservatisme, annoncerait-il un léger changement? Un signe le laisse croire. Après l'élection de 2000, le *New York Times* saluait en Bush l'homme «d'une sagacité politique croissante». Aujourd'hui, il le stigmatise. Dans la Bible, si chère à Bush le born-again Christian, le Déluge n'est-il pas un symbole de purification?

Autres parutions à signaler au sujet de l'univers George Bush:

- *L'Empire de la peur. Terrorisme, guerre, démocratie*, de Benjamin Barber (Hachette)
- *D'une guerre d'Irak à l'autre 1991-2004*, de Gérard Chaliand (Métailié)
- *L'Empire incohérent. Pourquoi l'Amérique n'a pas les moyens de ses ambitions* (Calmann-Lévy)
- *La Machine Bush*, de Philippe Boulet-Gercoeur (Grasset)
- *Les Revers de la puissance*, de Robert Kagan (Plon)

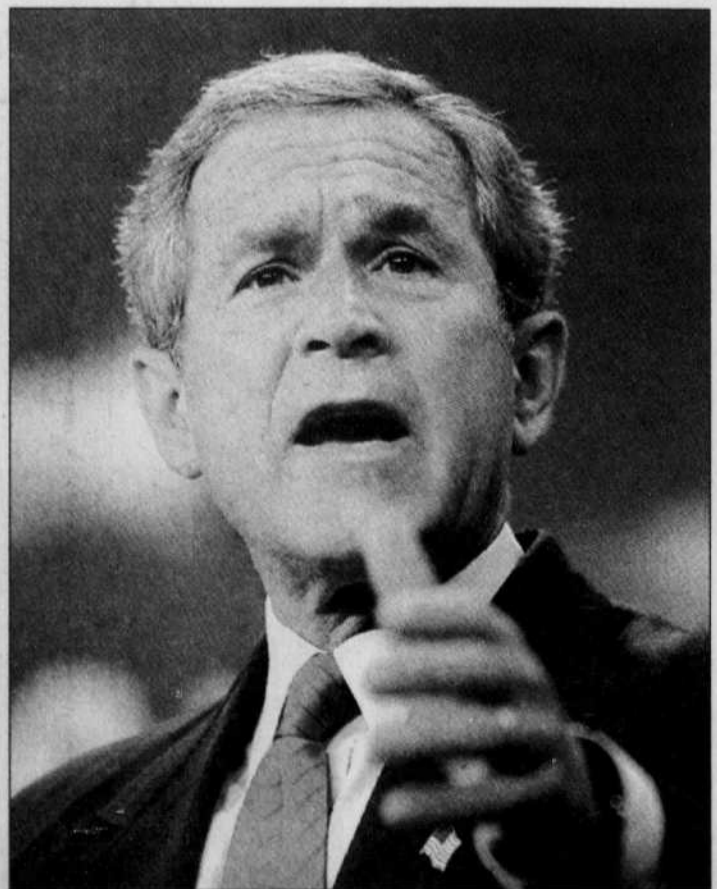
Jacques Orhon,
gastromane averti et expert en vins, vous suggère une multitude d'accords de vins et de mets et explique pourquoi ils feront de vos repas de pures réussites!

HARMONISEZ VINS ET METS
Le nouveau guide des accords parfaits

- 500 suggestions d'achat de vins
- Plus de 1000 propositions de mets
- 50 recettes de 10 grands chefs

NE MANQUEZ PAS
Jacques Orhon, animateur à VINS DU MONDE, tous les dimanches à 18h au Canal Évasion

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.edhomme.com



KEVIN LEMARQUE REUTERS

Pour Howard Dean, l'attitude de George W. Bush devant les grands mystiques du capitalisme se résume à celle de Nicolas II devant Raspoutine: la confiance.

ESSAIS

Éloge de la philosophie

La philosophie dérange. Casse-tête inutile ou enclage de mouches selon les uns, discours prétentieux déconnecté du réel selon les autres, elle est tolérée quand elle reste le lot des seuls philosophes patentés

C'est avant tout une utilisation du doute et de la critique pour une plus grande autonomie intellectuelle, pour une maîtrise de sa propre pensée; [...] ce n'est plus se conformer à ce que tout le monde dit, pense ou fait, mais faire preuve de scepticisme plus que de stoïcisme.



Louis Cornélius

On comprend, à lire Sénéc, pourquoi la philosophie en dérange plusieurs

Etait-ce trop beau pour durer? Le ministre de l'Éducation du Québec et ses sbires, semble-t-il, en auraient assez, et les cours de philosophie au collégial, s'il faut en croire une rumeur de plus en plus persistante, n'en auraient plus pour très longtemps. Il y a tant et mieux à faire, n'est-ce pas, que de s'adonner à la réflexion sur les conceptions de l'être humain quand l'argent public se fait rare et que le temps de la productivité presse! De quoi d'essentiel nous priverions-nous vraiment en retirant ces vieilles idées compliquées du cursus scolaire obligatoire?

Nous nous priverions, justement, d'un instrument de lucidité et de vérité irremplaçable. Jacques Sénéc, qui a longtemps enseigné la philosophie au collégial, en fait la démonstration dans son stimulant essai intitulé *Manières de dire, manières de penser*. Les lieux communs, écrit-il, nous envahissent et nous en imposent. «Qui veut peut», «à chacun sa vérité», «tous les espoirs sont permis», il faut «prendre les choses avec philosophie», nous répète-t-on sans cesse comme s'il s'agissait de vérités éternelles dont le sens est incontestable et fixé une fois pour toutes. Un examen philosophique de ces formules toutes faites, pourtant, nous permet de constater que les choses ne sont pas si simples et qu'elles sont, pourtant, plus belles, riches et engageantes. «Prendre les choses avec philosophie», écrit par exemple Jacques Sénéc, ce n'est pas seulement accepter les malheurs ou se soumettre devant les vicissitudes de la vie.

Matérialiste et réaliste, au sens philosophique de ces termes, Sénéc emprunte surtout à Epicure, Montaigne, Spinoza, Marx et Nietzsche pour contester l'idéalisme, le dualisme, le concept d'espérance, le principe d'identité aristotélicien, le pragmatisme vulgaire («il faut être positif») et le concept de libre arbitre ainsi que pour réfléchir aux rapports entre vérité et valeur, au sujet desquels il conclut: «À chacun sa vérité, non; mais à chacun ses valeurs, oui; sauf que chacun n'est pas une entité en l'air, mais bien un désir historiquement conditionné. Je suis le désir incarné [...] depuis ma naissance, et ce, dans de multiples conditions contingentes qui me déterminent.»

Qu'on soit ou non d'accord avec les prises de position philosophiques souvent tranchées de notre guide ne change rien au fait que le parcours qu'il nous propose, d'inspiration très comte-sponville, est instructif et fascinant en ce qu'il permet de constater la puissance d'investigation de la tradition et de la méthode philosophiques. De petites formules banales qui encrassent les consciences, Sénéc tire des réflexions critiques roboratives et accessibles qui discréditent la tentation de la naïveté à laquelle sont condamnés ceux qui refusent ou rejettent la philosophie. On comprend, à la lire, pourquoi cette discipline — et c'est la raison pour laquelle il faut la chérir — en dérange plusieurs.

Une éthique pour aujourd'hui

Alain Jacques et Claude Landry enseignent la philosophie au cégep de Maisonneuve et désirent ardemment, avouent-ils, «provoquer chez les citoyens la volonté de s'impliquer socialement, de prendre en main cette communauté de laquelle ils reçoivent beaucoup». Leur ouvrage intitulé *Réflexions éthiques contemporaines* se veut un manuel de philosophie nouveau genre en ce qu'il met surtout l'accent sur des

problématiques très actuelles qu'il éclaire en puisant à la tradition philosophique occidentale. Ainsi, chacun de ses douze chapitres s'ouvre sur un essai de type pédagogique qui formule une thèse principale et expose ses ramifications à l'aide de concepts issus de l'histoire de la philosophie mais actualisés. Des extraits de grands textes qui se rattachent à la problématique abordée servent ensuite à donner de la profondeur aux débats.

Quelle valeur, par exemple, faut-il attribuer à l'individualisme qui permet la liberté mais engendre le relativisme moral? Comment concilier liberté et responsabilité? Le néolibéralisme est-il compatible avec l'humanisme? Au nom de quels principes peut-on critiquer la société de consommation? Les affaires et l'éthique peuvent-elles faire bon ménage? Comment repenser l'idéal du progrès à une époque où «les progressistes qui dénoncent le cul-de-sac technocratique moderne retrouvent du même coup les valeurs traditionnelles opposées au progrès [et] veulent mettre la personne, les communautés régionales, leurs particularités et leurs identités au centre du développement industriel»? Faut-il se réjouir des avancées de la science biomédicale ou s'inquiéter de ses dérives? Quels rapports devons-nous entretenir avec les animaux?

Une suggestion, comme un défi à ceux qui doutent de la pertinence d'imposer cette matière au collégial: qu'on lise ces deux ouvrages et qu'on essaie ensuite de venir me dire honnêtement que ces savoirs ne sont pas essentiels et que d'autres matières que la philosophie pourraient mieux les transmettre.

louiscornelien@parroinfo.net

MANIÈRES DE DIRE, MANIÈRES DE PENSER

INITIATION À LA RÉFLEXION
CRITIQUE SUR LES LIEUX COMMUNS
Jacques Sénéc
Liber
Montréal, 2004, 156 pages

RÉFLEXIONS ÉTHIQUES CONTEMPORAINES

OU DE L'ISOLEMENT DE L'INDIVIDU DANS LA MULTITUDE DES CHOSES
Alain Jacques et Claude Landry
Point de fuite,
collection «Akademia»
Montréal, 2004, 232 pages

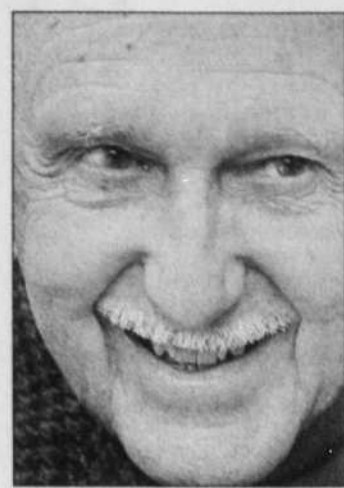
Le credo de Pierre Dansereau

LOUIS CORNELIUS

Dans le plus récent numéro de la revue *Possibles*, dont le volumineux dossier principal porte sur la formation au travail, l'écologiste Pierre Dansereau, nonagénaire, signe une méditation sous forme épistolaire qui expose son credo de scientifique catholique.

Intitulée «Maintenir la ferveur et laisser les décisions ouvertes», cette réflexion très personnelle s'inscrit dans le sillage de «Jésuite malgré tout qu'est Teilhard de Chardin». Dansereau y affirme qu'il voit «en Jésus de Nazareth l'apparition d'une phase nouvelle de l'homme (*Homo sapiens*) dépassant le seuil de la science pour atteindre la spiritualité» et précise qu'il n'a «jamais éprouvé d'angoisse quant aux échanges de la science et de la foi. J'aurai perçu très tôt la complémentarité des diverses formes de la perception, des divers bénéfices de la raison, de la sensibilité et de tous les apports sensoriels qui maintiennent notre présence dans le monde».

Il était, écrit-il, militant; il reste,



Pierre Dansereau

dans une certaine mesure, anarchiste, mais l'heure est venue, pour lui, de se faire témoin, c'est-à-dire pèlerin plutôt que missionnaire. «Pour vivre le Credo, constate-t-il, il faut répondre à la Création par la Ferveur», et c'est la raison pour laquelle il ajoute: «Je m'éloigne

du Symbole de Nicée pour me rapprocher du Sermon sur la montagne.»

Vatican II l'a réjoui, mais le retour du dogmatisme dans l'Église de Jean-Paul II le désole, sans remettre en question sa sensibilité catholique. Il précise sa position à cet égard: «Il me semble qu'on fait une faute de vocabulaire quand on réclame une modernisation de l'Église. En effet, il ne s'agit pas pour l'Église de se mettre d'accord avec les valeurs des sociétés contemporaines mais plutôt de tenir compte des découvertes et des expériences des récentes générations et d'évaluer l'apport que des valeurs nouvelles offrent à une philosophie menacée de se fossiliser.» Un témoignage d'une grande sagesse.

POSSIBLES

«MAINTENIR LA FERVEUR ET LAISSER LES DÉCISIONS OUVERTES»

Pierre Dansereau
Volume 28, numéros 3-4, été-automne 2004, pages 231 à 258

ROMAN FRANÇAIS

La musique de Troyat

CHRISTOPHE HUSS

Sacré Henri Troyat! Quatre-vingt-treize ans et toujours vert. On est heureux de retrouver cette faconde qui l'amène à faire revivre l'histoire comme s'il avait été là, témoin invisible. Avec *Troyat*, on entre dans les pensées de Nadejda von Meck, la fameuse mécène de Tchaïkovski, grâce à laquelle ce dernier eut la chance de mener sa vie de compositeur plus ou moins à sa guise entre 1877 et 1890.

À partir des échanges épistolaires entre la baronne et son protégé, à partir des biographies aussi, Henri Troyat nous raconte l'histoire particulière de cette femme amoureuse éperdue d'un homme qu'elle ne connaissait pas (ils avaient instauré comme règle à leur relation de ne jamais se rencontrer), mais qu'elle idéalisait. L'amour rendant aveugle, elle ne traduisit pas «en temps réel» tous les indices démontrant que Tchaïkovski, loin de lui accorder ses pensées, s'attachait beaucoup aux hommes (jeunes) de son entourage. Le compositeur la considérait-il finalement pour autre chose que pour son argent, elle, «amateur éclairé dont la science et la patience ne suffisent pas pour enfanter la moindre mélodie», qui aime relire «les lettres enflammées de celui qu'elle paie pour avoir du génie à sa place»? Troyat ne prend pas partie, mais accorde du crédit à l'hypothèse: «Nul doute que, pour toute la

haute société de Russie, elle ne soit que la bailleresse de fonds d'un artiste peu scrupuleux, l'indéfectible bienfaitrice d'un aigrefin de génie, la caricature de l'épouse dont elle aurait voulu laisser l'image à la postérité.»

Le livre, qui pose les bonnes questions au bon moment, avec beaucoup de tact sans juger qui que ce soit, se lit presque d'une traite, tant on se demande constamment comment et jusqu'où Tchaïkovski pourra «tirer sur la corde» encore davantage. Petit regret, l'incidence de l'aide de la baronne von Meck sur la production musicale de Tchaïkovski et les étapes artistiques majeures sont peu soulignées, sauf s'agissant de l'ultime facteur, déclenchant du désamour, la *Dame de pique*, singulier miroir tendu par le musicien à sa bienfaitrice. Mais sans doute Troyat, qui passe son livre à évoquer la *Marche serbe* (titre partiel initial de ce qui est connu de tous sous le nom de *Marche slave*) et se contredit sur la genèse du 2^e Concerto pour piano, était sur ce point en terrain glissant. La sagesse l'a amené à ne pas trop insister, et c'est finalement tant mieux.

LA BARONNE ET LE MUSICIEN

Henri Troyat
Grasset
Paris, 2004, 203 pages

Bob Dylan, examen de conscience

«Quand on écrit ce genre de livre, il faut dire la vérité, posait Bob Dylan en promotion de *Chronicles*, «volume un» de son autobiographie. Ne laisser aucune prise aux interprétations erronées. Sans oublier que qui écrit ne vit pas. On parle de «splendide isolement», moi je ne trouve pas ça si splendide.»

Reconnu comme un compositeur de génie, Dylan a souvent déçu lorsqu'il s'exprimait autrement que par la musique: son livre *Tarentula*, publié dans les années 60, s'avéra aussi vain que prétentieux, et le film qu'il réalisa, *Renaldo and Clara*, restera

dans les annales comme un monument de confusion et d'incohérence. Mais *Chronicles* s'impose comme un ouvrage réellement substantiel, un travail littéraire que même les profanes jugeront à la fois poétique et pertinent.

Ceux qui s'attendent à un compte rendu chronologique des soixante-deux ans d'existence du chanteur seront déçus par la façon dont le texte saute brusquement d'une décennie à l'autre. Dylan démarre son livre en 1960 par un long et palpitant retour en arrière sur son arrivée à New York; mais, après une centaine de pages, nous voilà

soudain en 1970, avec l'auteur vivant tel un reclus paranoïaque qui tente de protéger sa famille contre les hippies. Quarante pages plus loin, l'action se situe en 1987. Le Dylan des *Chronicles* s'illustre d'abord par son amour de l'Amérique et ses sentiments mitigés sur les années 60. Il évoque le début de la décennie comme un Eden marginal. Quelques belles rencontres ponctuent l'époque, notamment avec Sonny Boy Williamson, Thelouison Monk ou le boxeur Jack Dempsey.

Liberation

EN BREF

mini-documentaires abordant le corps humain. — *Le Devoir*

Le frère André

Les Éditions de l'Homme viennent de relancer la biographie du frère André qu'avait signée, il y a quelque temps déjà, la journaliste Micheline Lachance. *Le Frère André, l'histoire de l'obscur portier qui allait accomplir des miracles* demeure un livre incontournable pour qui veut connaître l'histoire de cette figure marquante de l'histoire du Québec. Les funérailles du frère, béatifié en 1982, furent les plus importantes dans la province au XX^e siècle. — *Le Devoir*

Souveraineté nouvelle

Collection autrefois sous l'égide de l'éditeur Les Intouchables, les Poètes de brousse se séparent et deviennent un éditeur à part entière. Dès ce mois-ci, deux recueils baptisent l'entreprise dirigée par Jean-François Poupard. — *Le Devoir*

Éditeur pour jeunes lecteurs

Une nouvelle maison d'édition consacrée aux jeunes lecteurs de quatre ans et plus voit le jour. Les Éditions de l'Isatis, dirigées par Angèle Delaunoy, font paraître quatre ouvrages pour l'occasion: *Kado le fou*, conte breton de Daniel Mativat, *Sur les ailes de la lune*, conte bulgare de Christine Bonenfant, le conte inuit *La Naissance du goéland* de Jacques Pasquet et, de l'éditrice elle-même, *Le Lutin du jardin*, illustré en couleurs par Gérard Frischetteau. La collection «Korrigan» chapeaute les trois premiers titres. Quant au dernier, il paraît sous le sceau d'«Ombilic», collection d'albums couleurs qui se veulent des

MARTINE BEAULNE

LECTURE OLIVIERI - LE NOROÏT

Denise Desautels
Mémoires parallèles
Un choix de textes de Paul Chamberland

Pour souligner les 30 ans d'écriture de Denise Desautels, la lecture sera précédée d'un entretien avec Marie-Andrée Lamontagne et un vin sera offert.

Dimanche 24 octobre à 15h00
RSVP 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Metro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Le passeur d'âmes
Genèse et métaphysique d'une écriture scénique

«Le passeur d'âmes n'a rien d'un traité de mise en scène. Martine Beaulne nous donne plutôt à voir dans toute sa lumière une femme artiste qui chemine à la vie comme au théâtre, intègre et enlève dans ses certitudes comme dans ses grands moments de doute.»

— Pierre Tribault

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Olivieri
librairie • bistro

LECTURE OLIVIERI - LE NOROÏT

Denise Desautels
Mémoires parallèles
Un choix de textes de Paul Chamberland

Pour souligner les 30 ans d'écriture de Denise Desautels, la lecture sera précédée d'un entretien avec Marie-Andrée Lamontagne et un vin sera offert.

Dimanche 24 octobre à 15h00
RSVP 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Metro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Collection *Regards sur la jeunesse du monde*
Dirigée par Madeleine Gauthier

Quels sont les itinéraires socioprofessionnels des jeunes d'ici et d'ailleurs? Quels sont leurs rapports aux études, à la religion et à la sexualité? Quelles valeurs et croyances privilégient-ils?

La collection *Regards sur la jeunesse du monde* témoigne d'une science qui transcende les frontières et les disciplines, en plus de refléter la vitalité de la recherche sur les jeunes à l'échelle de la planète.

Pierre Lapointe, directeur général de l'INRS

Regard sur... La jeunesse au Québec
SOUS LA DIRECTION DE Madeleine Gauthier
156 pages - 20 \$

Regard sur... Les jeunes en Europe centrale et orientale
SOUS LA DIRECTION DE Mircea Vultur
144 pages - 20 \$

Regard sur... La jeunesse au Mexique
SOUS LA DIRECTION DE José Antonio Pérez Islas et Mónica Valdez Gonzáles
224 pages - 25 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

BLOC-NOTES

De rapaillé à empaillé

Faut dire qu'il était plus vivant que les autres. Rien du romanesque poète souffreteux; tout d'un capitaine Haddock en tonnerre de Brest. D'où, sans doute, ce vague malaise devant une expo, rue Saint-Denis, consacrée à Gaston Miron: *Les Métamorphoses du poème*.

On le balade du revers de la main, ce malaise-là. C'est qu'il avait bien peur d'être oublié, Miron. Alors on croit le rassurer outre-tombe en se penchant sur des fragments jaunés de ses vers, en scrutant des ébauches, en captant ses éclairs. Oublié, Miron? Mais non. Pas encore. Pas déjà. La preuve...

Mais oui, elle m'a plu, cette expo à la Bibliothèque nationale. Modeste, au demeurant: quelques manuscrits, la mythique machine à écrire Olympia, le carnet noir des premiers vers maladroits, les archives tirées de la nuit.

On est tous un peu fétichistes, avec du goût pour les reliques et les mots couchés à la plume sur des mauvais calepins. Au fait, il n'y avait personne, merci, à cette expo. Paraît que la veille tout le gratin culturel s'y pressait pour l'inauguration officielle. Une fois le flot tari, plus un chat. C'est bien pour dire... Le parcours en devenait, tout de même, enfin intime, mais...

Les morts ont l'air plus morts lorsqu'on exhibe leurs manuscrits. Et ça se réduit à si peu de choses, la dernière valise d'un poète. Surtout d'un poète éfrayé par l'écriture, comme celui-là.

Ce malaise vague, on le reconnaît pour l'avoir éprouvé en 1996, quand le Québec avait offert à Miron des funérailles nationales. Vivant, il aurait pu crier: «Wo Bek! Batêche de batêche! Allez-vous me cesser tout ce fla-fla!» D'effort, il a laissé faire, forcément. Mais on croyait l'entendre sous la fumée d'encens rire un bon coup. Trop fort, comme d'habitude. Ces excès d'honneurs ne siéent bien qu'aux morts, aux empaillés.

Ils jurent avec sa grosse voix encore vivante, ses



Odile Tremblay

paluches baladeuses, les livres dans des sacs de plastique émergeant de ses poches et la finesse d'intuition qui contredisait tout le reste. Ils jurent, en somme, avec le Gaston Miron, son et lumière, de nos mémoires.

Drôle de poète national, que celui-là, parti jadis sur le chemin de la quête des mots comme on aspire à une terre promise quand on est né Québécois et que les mots manquent. — Tsé j'veux dire! — Ben oui, j'sais!

On lui sait gré d'avoir trimballé sur son dos les aliénations, les dépossessions collectives. Ça nous allégeait d'autant.

«Je suis l'écrivain de langue française qui écrit le plus mal sa langue aujourd'hui», criait-il en 1957 dans son désert linguistique, devant un outil glissant sans cesse entre ses doigts, toujours rattrapé au vol.

Faut comprendre: il n'y avait pas de livres chez les parents de Miron à Sainte-Agathe-des-Monts. Ou plutôt, un seul. Lequel? Je ne saurais vous dire. C'est à ce livre-là qu'on doit peut-être son recueil en accordéon, *L'Homme rapaillé*, organique et unique.

Dans l'édifice Saint-Sulpice de la bibliothèque, les escaliers sont de marbre et les vitraux diffusent la lumière du jour sur les pages des livres ouverts. Au premier étage, quelques vitrines présentent les éditions originales de ses recueils, des photos aussi. J'aime celle où Gaston Miron trône devant le «grand-

tout» de son bureau enseveli sous les livres à lire ou à transformer en sièges.

Mais là-bas, le fantôme de Gaston Miron se tient surtout au sous-sol. Le décor devient moins noble, moins flamboyant qu'en haut, dans cet espace au naturel qui n'attend pas de visite et va tout nu. Gageons que le cadre lui aurait plu. Mon stylo y suit mes regards pour capter au vol des phrases sur les marges du programme. Celle-ci, par exemple:

«Au fur et à mesure que je m'enfoncerais dans le poème, il change sans cesse comme la montagne, et je m'aperçois que ce n'est déjà plus vrai, car je vois déjà autre chose que je n'atteins pas encore. Je ne serai jamais la montagne.»

On sera encore moins la montagne que lui. Gaston Miron a tenté si fort d'escalader ces cimes-là, malgré le vertige et le mal des altitudes. «Chaque fois que je consacre du temps à écrire, j'ai la terrible impression et conviction de subtiliser du temps à vivre», avouait celui qui éprouvait tant de difficultés à s'asseoir pour aligner des mots mais qui y aspirait sans cesse.

Alors, forcément, ça tiraillait. Et le livre se rapaillait. Et il attrapait les passants par le bras pour parler, parler, parler, en s'évadant de son boulet d'écriture.

Il aura été plus vu que lui, en somme, notre poète national: sur la scène, à la télé, au carré Saint-Louis, dans les cafés, toujours en cavale. Et voici que cette expo le ramène à ses mots.

Au fait, sa québecitude est moins manifeste dans ces manuscrits exposés que dans ses lettres d'amour à ses muses. «Ce soir mon amour je n'en puis plus. Souvent je pleure comme un arbre qui perd ses feuilles», écrivait-il.

Justement, en sortant de l'expo, rue Saint-Denis, les feuilles tombaient dans le froid d'automne, même si Miron ne pleurait plus. J'ai pensé aux autres poètes, déguisés en quidams, ou en clo-



La poésie n'a pas à rougir de toi, Gaston

ARCHIVES LE DEVOIR

Caricature signée Berthio, publiée dans *Le Devoir* du 11 mars 1971.

chards aux sacs remplis d'*Itinéraires*, qui arpentaient peut-être les mêmes trottoirs que lui hier, que moi aujourd'hui. Des poètes moins tonitrueux que Miron, moins voyants, dont j'ai cherché à sonder le regard les secrets voilés. Uniques à leur manière, mais cachés dans l'anonymat de la foule. Des empaillés de l'avenir. Qui saït?

Il y a un siècle et demi, cette semaine, dans l'obscur Charleville, naissait Rimbaud.

otremblay@ledevoir.com

BANDE DESSINÉE

Les bédéistes se mettent à table

FABIEN DEGLISE

Il est toujours étonnant de constater qu'à une époque où les aptitudes culinaires se perdent, le nombre d'émissions télévisées ou de livres sur la cuisine ne cesse, lui, d'augmenter.

Pas de doute donc: la bouffe, même si elle n'est plus vraiment à l'honneur dans les cuisines de la province, n'en demeure pas moins dans l'air du temps. Et les bédéistes du Québec n'ont pas été épargnés par cette lame de fond gastronomico-didactique, comme en témoigne la cinquième et ultime livraison de *Spoutnik*, la revue de bande dessinée publiée chez La Pastèque.

Les aficionados du 9^e art et de bons petits plats mijotés avec amour ne peuvent donc que s'en réjouir et risquer de se détacher de ce nouvel opus placé sous le signe de la cuisine et de l'humour en vignette.

Les ingrédients y sont en effet frais et surtout de première qualité, avec un soupçon de Guy Delisle (auteur de *Pyongyang* et de *Shenzhen*, L'Association), un zeste d'Alain Reno (*Un tartare pour le bonhomme sept heures*, Les 400 Coups), une larme de François Ayroles (*Incertain silence*, L'As-

sociation), quelques gouttes de Jimmy Beaulieu (*Le Moral des troupes*, Mécanique générale), mais aussi trois bonnes tasses de Michel Rabagliati (*Paul a un travail d'été*, La Pastèque). Et forcément, après cuisson, le résultat est à la hauteur de ces illustres plumes.

La balade est amusante, avec ici une recette de spaghetti à la sauce tomate en conserve pour célibataire soucieux de ne pas trop salir de vaisselle et là la confection nostalgique d'un risotto pour six personnes façon grand-mère, un exposé sur la manière de bien déguster le baloney ou encore de fabriquer de bons beignets. Pour ne citer que ces exemples.

Au final, le stressé des fourneaux et autres gauches de la cuillère en bois ne devraient pas en ressortir avec davantage de dextérité. Mais au moins risquent-ils d'être un peu plus détendus.

Le Devoir

SPOUTNIK 5

Collectif
La Pastèque
2004, 72 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Contre-emploi

CAROLE TREMBLAY

École des loisirs, coll. «Médium», 178 pages

Qu'on le veuille ou non, les filles qui pratiquent des métiers non traditionnels forcent l'admiration. Ce n'est pas toujours le cas pour les garçons qui explorent des sentiers habituellement réservés aux dames. Difficile, en effet, pour un homme d'impressionner la galerie en annonçant qu'il est femme de chambre, infirmier ou manucure. Dans son dernier roman pour adolescents, Marie-Aude Murail s'emploie à démontrer que les préjugés sont tenaces et que les détenteurs de chromosomes XY ont parfois, eux aussi, besoin de beaucoup de détermination pour assumer leurs choix professionnels. Le jeune Louis doit faire un stage d'emploi dans le cadre d'un travail scolaire. Peu motivé par tout ce qui concerne l'école, il se retrouve, un peu par hasard, comme apprenti dans un salon de coiffure. À son grand étonnement, non seulement il s'attache au personnel de l'endroit, mais il se découvre une véritable passion pour la coiffure. Ce pourrait être une bonne nouvelle si son père, un chirurgien réputé, ne considérait pas la coiffure comme un métier de ratés et d'analphabètes. Débat, combat, grave crise familiale, Louis a de nombreux et douloureux obstacles à franchir avant de faire accepter son choix par sa famille. Le roman est un peu lent à démarrer, mais une fois la barre des premiers chapitres franchie, on est emporté jusqu'à la finale, d'une réelle intensité dramatique. Les cœurs sensibles devront même prévoir un mouchoir ou deux pour accompagner les dernières pages.

MAÏTÉ COIFFURE

Marie-Aude Murail

MÉMOIRES

D'UNE PIRATE

Celia Rees
Seuil jeunesse
Paris, 2004, 440 pages

VITRINE DU DISQUE

Remixez-moi et advienne que pourra

PALUCHE 3,14

Paul Piché et remixeurs divers
Jajou (Sélect)

Cela s'appelle *Paluche 3,14* — anagramme tarabiscoté de Paul Piché — et se veut la célébration d'un bien curieux mariage: le répertoire du gars de la Minerve et la musique électro. Paul Piché a ainsi confié les bandes multipeintes de ses immortelles à une ribambelle des meilleurs remixeurs locaux et, sous la direction artistique de Yann Errera, on a erré pas à peu près. Mariage il y a eu, oui, mais contre nature.

Expérimenter, c'est bien. Échantillonner, quand c'est utile, à la pièce, c'est bien aussi: Ramachandra Borcar, alias DJ Ram, est expert là-dedans. Baigner d'électronica des chansons pop, comme l'ont fait Daniel Bélanger ou Ariane Moffatt, ça peut être génial. Mais là, ça ne colle tout simplement pas. C'est du détournement de chansons majeures, avec le consentement de l'auteur. De la chimie pas amusante. Du temps perdu.

Ce n'est pas comme si Piché enregistrât un nouvel album et qu'il collaborât avec des remixeurs. C'est le répertoire le plus guitare, le plus barbu, le plus intrinsèquement terrien du gars à bottes de travail qu'on a ainsi travesti de bidouillages technoïdes. Il y a des chansons moins brutalement envahies, telle la version de *Mon Joe*, où DJ Ram ajoute des guitares un peu twang qui n'ajoutent rien d'essentiel mais ne gâchent pas la sauce. Il y en a d'autres où c'est carrément un viol d'immortelle: *Heureux d'un printemps*. *Y a pas grand-chose dans le ciel à soir* sont trafiqués jusqu'au ridicule. Dans *L'Escalier*, ça confine au blasphème.

On comprend que Piché veuille atteindre un auditoire plus branché (d'ailleurs, il accorde des entrevues pour souligner cette parution), mais avait-il à ce point besoin de cette vaine cure de rajeunissement? Je soutiens que c'est un avilissement, une abdication, une illusion de progrès. Un accès de jeunisme franchement déplorable. Les chansons n'ont pas à subir de tels ravalements de façade pour exister au présent. Il suffit de les exposer de temps en temps aux gens, qui sont tout à fait capables de se les approprier sans intermédiaires.

Sylvain Cormier

RUE SAINT LOUIS
EN L'ÎLEBrigitte Fontaine
Virgin (EMI)

Brigitte Fontaine! Madame l'irréductible, l'incroyable, la fascinante, la folle du logis, la vieille dame indigne, la diva de l'underground. Depuis que ses jeunes fans — une Japonaise d'abord, puis Étienne Daho en France — l'ont sortie au début des années 90 de l'oubliette où l'industrie l'avait reléguée, chaque nouvel opus, chaque nouveau livre, chaque nouvelle exposition, car la dame fait tout, est un événement. Ce nouveau disque est donc reçu royalement en France et, franchement, il y a de quoi, et pas seulement parce qu'il y a encore des tas de collaborateurs admiratifs au rendez-vous, dont M qui joue de nouveau pour elle des gui-



CLASSIQUE

MAHLER

Symphonie n° 9. Orchestre royal du Concertgebouw d'Amsterdam, direction: Riccardo Chailly. Decca 2 CD 475 6191.

C'est l'œuvre qu'il a choisie pour son concert d'adieu à Amsterdam. C'est aussi le disque qui boucle un parcours mahlerien entamé il y a de nombreuses années déjà. Ce cycle a connu un tournant avec l'enregistrement de la 5^e Symphonie. Après la Cinquième, l'intégrale Mahler-Chailly a connu quelques très éclatantes réussites (la *Titan*, la 8^e Symphonie, le cycle de lieder *Des Knaben Wunderhorn*) pour s'achever en apothéose, avec une *Troisième* et, aujourd'hui, une *Neuvième*, transcendantes et incomparables.

Le premier miracle de cet ultime rendez-vous, capté en juin 2004, est sonore. Pas seulement le son immortalisé en CD et en SACD par des ingénieurs très inspirés, mais avant tout celui d'un orchestre qui a su préserver et développer une couleur extrêmement dense et différenciée, notamment dans les bois (flûtes, clarinettes...). Tout l'orchestre est gagné par cette saturation des couleurs et ses pupitres s'écourent et se répondent. La nature de cette interaction tout comme l'unicité de cette interprétation peuvent très bien se percevoir dans un épisode de marche du 1^{er} mouvement (après 20 minutes sur le premier disque). Mais le plus beau son du monde (et ça l'est!) ne serait rien sans la vision du chef, qui mène son orchestre avec une concentration et un sens rare de l'inépuisable, semblant envisager cette ultime symphonie comme une lente procession vers la mort, procession tiraillée entre espoirs et menaces.

Tout cela, d'une hauteur de vue rare, est frémissant, sensible, intelligent et absolument bouleversant. Riccardo Chailly quitte Amsterdam auréolé par la gloire.

Christophe Huss

BACH

«The conductors' transcriptions». Œuvres de Bach transcrites pour orchestre symphonique par des chefs d'orchestre. Orchestre symphonique de la BBC, direction: Leonard Slatkin. Chandos CHASA 5030 (distr. SRI).

Vous aimez l'orchestre, le gros

orchestre qui sonne bien? Vous avez un tempérament romantique et pouvez concevoir que les œuvres du grand Bach puissent servir de matière première à un somptueux traitement sonore qui n'a rien de baroque? Ce disque, un pur bijou, est pour vous.

On connaissait évidemment les transcriptions orchestrées de Bach signées Stokowski. Le chef les enregistra de nombreuses fois dès la fin des années 20. Ont également été documentées (par Gerard Schwarz, Seiji Ozawa, Esa-Pekka Salonen, Riccardo Chailly et Leonard Slatkin, déjà) les adaptations de compositeurs tels que Respighi, Elgar, Webern (sublime Ricercar de l'*Offrande musicale*), Schoenberg, Mahler, Stravinski et d'autres.

Voici le CD le plus original du genre: les transcriptions réalisées par des chefs d'orchestre qui ne s'appellent pas Stokowski: les Klemperer, Barbirolli, Mitropoulos, Leinsdorf, Ormandy, par exemple. C'est un pur délice, pas toujours d'un goût subtil évidemment, mais parfois surprenant, notamment la «*Suite n° 6 pour grand orchestre*» assemblée par Henry Wood (écoutez le traitement des extraits du *Clavier bien tempéré*...). On repérera également l'adaptation de Skrowaczewski de la *Toccata et fugue en ré mineur*, encore plus fouillée que celle de Stokowski, la démiurgique *Fantaisie et fugue*, BWV 542 revue par Mitropoulos ou les bois sollicités par Vittorio Gui dans un *Ich ruf zu dir, Herr Jesus Christ* très émouvant. Seule déception à mes yeux, *Ein feste Burg ist unser Gott* sous la plume brouillonne et touffue de Walter Damroch. Dirigé par Slatkin, qui évite tout effet de bastringue, voici un disque original, spectaculaire et bien enregistré en stéréo comme en SACD multicanal.

C. H.

JAZZ

IN PRAISE OF DREAMS

Jan Garbarek
Étiquette ECM

Il y a une trentaine d'années de cela, le contrebassiste allemand Eberhard Weber, le guitariste américain Ralph Towner, le saxophoniste norvégien Jan Garbarek, le pianiste montréalais Paul Bley et quelques autres ont conçu, avec le producteur Manfred Eicher, l'esthétique ECM. Leur intention était et demeure que la musique colle au plus près au silence.

Cette ambition en dit évidemment long sur l'inclination des musiciens ECM pour la mélodie. Parfois c'est beau. On pense par exemple à *Adventures of Simon*, *Simon* du saxophoniste John Surman. Parfois, c'est joli, joli. À un point tel que cela sombre souvent dans le profond ennui. Le plus souvent, c'est froid. Dans le sens le plus sibérien du mot.

Toujours est-il qu'aujourd'hui Garbarek nous propose un nouvel album intitulé *In Praise of Dreams*. Si on apprécie les mélodies, si on aime les vieilles ritournelles des folklores européens, on sera assurément séduit par cette production. Plus d'une fois, on a eu l'impression d'entendre la musique du film *Tous les matins du monde* revue par un saxophoniste enclin à une certaine préciosité. Amen!

Serge Truffaut